

# BULLETIN DES ARMÉES

## DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

### LA GUERRE NATIONALE

Une guerre nationale, la première et la seule guerre qui ait été vraiment nationale, faite par la nation entière et faite uniquement pour elle : voilà ce que représente ce moment de notre histoire. Au delà, dans le passé, si grandes que furent les autres guerres, aucune n'a mérité d'être, comme celle-ci, la guerre pure et sainte de la France. Toutes ont été mêlées d'éléments impurs, de ceux qui troublent ou divisent un peuple.

En 1870, la guerre fut regardée, à tort ou à raison, comme l'affaire d'une dynastie. Le nouveau régime la continua, mais au milieu de combats de secousses intérieures ! Et à la fin, au moment peut-être où la victoire serait venue à nous, des disputes de partis gênèrent les réflexions.

En 1815, lorsque l'ennemi descendait sur Paris, qui donc s'en inquiétait sérieusement ? Les parents du souverain vaincu ne pensaient qu'à mettre en lieu sûr leurs trésors ; des chefs politiques profitaient de la défaite pour se donner quelque rôle ; et quand les vainqueurs se présentèrent aux portes, ce fut, pour quelques-uns, un jour de fête.

Certes, en 1792, Valmy fut une belle journée, l'apparition d'une guerre nationale au milieu de batailles de princes. Mais notre nation n'était point toute à Valmy, et les cris de colère contre l'ennemi s'y mêlèrent d'imprécations contre la tyrannie, provoquées par les pires discordes politiques.

Avant cette date, la plupart de nos guerres ont fait sa place à l'esprit national, ont eu leurs instants et leurs accents de patriotisme. Deux d'entre elles, surtout, rappellent la nôtre, guerre de défense et de délibération : celle à laquelle Henri IV présida contre l'impérialisme espagnol, celle à laquelle est demeuré attaché le nom de Jeanne d'Arc. Mais l'une et l'autre furent aussi des guerres civiles ; elles ne montrèrent pas, comme celle de nos jours, la France intégrale, dressée dans son droit et son devoir.

Il y a chez nous, assurément, des partisans de dynasties déchues ou de ministères tombés. Aucun d'eux, j'imagine, n'a tenté d'exploiter le danger pour satisfaire une vengeance ou faire triompher ses amitiés.

Il y a chez nous des passions provoquées par la haine ou l'amour de la religion. Un instant nous avons craint qu'elles se rallumeraient à la chaleur de l'excitation générale. Des mots imprudents ont été prononcés. Mais le bruit s'en est perdu dans la sagesse du pays.

Il y a chez nous, enfin, des dissensions sur les questions sociales. Nous les retrouverons au lendemain de la paix. La nature de cette guerre les a supprimés pour un temps. Ils ne pouvaient durer devant les leçons de ces batailles confondant les classes, de cette bienfaisance rapprochant les rangs.

Cette union, ce silence des passions, est un moment unique dans notre histoire.

CAMILLE JULLIAN,  
de l'Institut de France.

### POUR L'AGRICULTURE

#### Les comités d'action rurale.

M. Méline, ministre de l'agriculture, vient de faire signer un décret instituant un comité d'action agricole dans chaque commune rurale et des comités cantonaux d'organisation agricole. Dans chaque commune, un comité, dont les membres seront élus, se verra chargé d'organiser le travail agricole et d'assurer la culture de toutes les terres.

*Il aura pour mission de se mettre à la disposition des agriculteurs pour leur donner conseil et appui, de leur indiquer et de leur faciliter les moyens de se procurer des engrais, des semences, des animaux de travail, des machines, etc., enfin, de les mettre en rapport avec les institutions de crédit mutuel agricole pouvant leur faire les avances d'argent nécessaires pour leurs opérations.*

*Il leur servira d'intermédiaire pour soumettre leurs demandes, leurs réclamations et leurs plaintes aux autorités militaires et civiles, soit directement, soit par l'intermédiaire du comité cantonal, dont il sera question ci-après.*

*Il pourra, sur la demande des exploitants, mobilisés et même non mobilisés, accepter à titre de mandataire bénévole la direction des travaux de culture pour les terres que ceux-ci ne pourraient plus cultiver.*

Les comités de plusieurs communes pourront coordonner leurs efforts. Leurs membres agiront comme mandataires des exploitants. Enfin, un comité d'organisation servira d'intermédiaire auprès des autorités militaires et civiles en défendant auprès d'elles les réclamations et les plaintes portant sur toutes les questions relatives à la mise en valeur du sol.

### LA CHASSE AUX RATS

Nos soldats mènent, dans la tranchée et dans les cantonnements, une offensive vigoureuse contre ces malfaisants rongeurs. Les moyens dont ils disposaient jusqu'ici étaient tout à fait insuffisants. L'institut Pasteur vient heureusement de découvrir un produit qui semble bien réaliser la « mort-aux-rats » idéale.

Il s'agit de l'extrait de scille, tiré des bulbes de la scille ou oignon marin, dont le rat est, paraît-il, très friand, et qui constitue un toxique des plus actifs et en même temps des plus pratiques. Sans aucun danger pour l'homme et le chien, il suffit d'un dixième de milligramme de cet extrait pour tuer un rat. En présence du résultat obtenu, l'institut Pasteur a décidé de fabriquer le toxique en grande quantité ; et, chaque jour, 1,200 litres de l'extrait de scille sont envoyés au front.

A défaut d'extrait toxique, on peut employer le virus Danysz qui, depuis une trentaine d'années, a largement fait ses preuves. On sait que ce virus a le pouvoir d'inoculer aux rats une sorte de « typhoïde » qu'ils se communiquent les uns aux autres et qui est rapidement mortelle. Il suffit donc d'injecter le virus à quelques rats et de les lâcher ensuite parmi leurs congénères ; en peu de temps, la contagion s'étendra parmi eux. En prenant soin que les rats ainsi inoculés ne touchent pas aux vivres destinés aux soldats, on peut attendre de cette méthode les meilleurs résultats.

Désormais, donc, la lutte contre le rat va devenir sérieuse. Et nous avons le droit d'espérer que, cette fois, l'affreux peuple ratier sera chassé de nos lignes.

### En Espagne

L'Espagne, puissance officielle, est neutre. Elle a déclaré sa neutralité dès le premier jour, et depuis lors en observe exactement les devoirs.

L'Espagne est donc neutre. Mais les Espagnols ne le sont pas. Ils le sont aussi peu que possible : aussi peu, chacun en son sens, que s'ils faisaient la guerre eux-mêmes. D'un bout à l'autre du royaume, ils sont divisés en deux partis, d'ailleurs inégaux en nombre, mais égaux en passion. On est francophile ou germanophile ; c'est un nouveau classement, nettement tranché, et qui comprend tout. Pas de milieu, pas de tierce opinion, pas de groupe soi-disant impartial, où l'on affecte l'équité.

Si vous prononcez le nom d'un Espagnol, aussitôt un qualificatif s'accroche à ce nom, comme une épithète homérique : un tel, germanophile, ou francophile ; on dit aussi « allié », aliado. Et il faut avoir entendu l'accent, mêlé de dédain et de répugnance, comme s'il s'agissait d'un insecte impur, avec lequel un de nos meilleurs amis en ce pays, interrogé sur tel homme politique ou tel passant rencontré, répond : « Ce monsieur ? C'est un germanophile », pour comprendre à quelle profondeur la guerre a touché le sentiment espagnol.

La guerre est la première préoccupation de tous ; elle est le sujet éternel des entretiens et des discussions. Deux Espagnols ne peuvent se réunir sans parler de la guerre ; et non pas tranquillement, comme de l'affaire d'autrui, mais avec une ardeur tout de suite exaltée, comme de l'affaire la plus personnelle, et qui tient au plus vif de l'être ; elle a causé entre eux autant de dissensions, de querelles et de ruptures, que les crises les plus violentes de leur histoire nationale.

Le jour où, dans la Baltique, un vaisseau allemand fut détruit, l'événement me fut annoncé en ces termes par des Espagnols : « Nous avons coulé un croiseur. » Et d'autre part, à certaines heures où la fortune, dans les Balkans par exemple, semblait devenir plus incertaine, j'ai vu d'autres Espagnols soucieux jusqu'à l'angoisse, et qu'il fallait rassurer en leur disant : « Ce n'est pas si grave que vous l'imaginez. » Leurs sentiments sont aussi forts que les nôtres : l'horreur et le mépris de l'Allemagne ne montent pas plus haut chez nous que chez eux. A quelque parti qu'ils se soient rangés, ils suivent jusqu'au bout leurs sympathies ou leurs colères ; ils sont amis fervents ou ennemis acharnés : le grand drame de l'univers s'est emparé d'eux comme un drame de leur propre existence.

Au reste, un caractère de peuple ne change guère à travers les siècles ; les apparences seules varient, le fond reste immuable. Dans le récit charmant du voyage qu'elle fit en Espagne, au temps de Louis XIV, M<sup>me</sup> d'Aulnoy conte cette aventure dont elle fut témoin à Madrid : « Hier on a porté, chez l'ambassadeur de Danemark, un fruitier fort blessé :



il avait tiré l'épée pour soutenir que le sultan devait faire étrangler son frère. » Les Espagnols de maintenant sont pareils à ceux que M<sup>me</sup> d'Aulnoy montre si ardents à prendre parti dans les affaires du sultan.

Mais ce n'est plus du sultan qu'il s'agit, c'est d'une guerre formidable où ils sentent, où ils savent tous qu'avec le destin du monde le destin de leur patrie est engagé : comment resteraient-ils neutres dans cette guerre-là ?

PIERRE LALO.

## Faits de guerre

DU 1<sup>er</sup> AU 4 FÉVRIER

### En Artois.

La lutte d'artillerie a continué avec une assez grande vivacité, notamment au sud de la cote 119.

Dans la journée du 1<sup>er</sup> février, nous avons arrêté par un combat à la grenade une attaque tentée par un détachement ennemi au nord de la route de Saint-Nicolas à Saint-Laurent. Notre artillerie a exécuté sur les positions adverses de la route de Lille, au sud de Thélus, un bombardement qui a provoqué un incendie suivi d'explosions.

Dans la journée du 2, la lutte de mines a été assez active aux abords de la route de Lille. Le tir de notre artillerie a provoqué trois explosions dans les batteries ennemies de la région de Vimy.

### Entre Somme et Oise.

Notre artillerie a continué à bombarder les tranchées allemandes de Beuvraignes et de Fresnières ; elle a pris sous son feu des convois dans les régions de la ferme Sous-Touvent et de Lassigny, ainsi qu'un train sortant de cette dernière localité.

### Sur le front de l'Aisne.

Notre artillerie a exécuté des tirs efficaces sur les ouvrages ennemis de Beaulne et de la ferme du Choléra ; aux environs de Berry-aux-Bac, elle a pris sous son feu à diverses reprises des troupes en mouvement.

A la fin de l'après-midi du 2 février, l'ennemi, après un bombardement assez vif, a esquissé une attaque sur nos positions du bois des Buttes, dans la région de la Ville-au-Bois ; il a été arrêté net, sans pouvoir déboucher, par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie, immédiatement déclenchés. Dans la journée du 3, notre artillerie a continué le bombardement des tranchées ennemies du plateau de Vaucier et de la Ville-au-Bois.

### En Champagne.

Nos batteries ont bombardé dans la journée du 2 les ouvrages ennemis au nord de Souain.

### En Argonne.

La lutte de mines s'est poursuivie avec beaucoup d'activité ; nous avons fait sauter de nombreux fourneaux qui ont bouleversé les travaux souterrains de l'ennemi. Dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2, nous avons fait exploser une mine à la cote 285 dans la région de la Haute-Chevauchée ; dans la journée du 3, nous en avons fait exploser une aux Courtes-Chausses, une à la Fille-Morte, quatre à la cote 285. Entre ce point et la Haute-Chevauchée, des fractions ennemies ont tenté contre un de nos petits postes une attaque qui a été arrêtée net après une lutte d'artillerie et de grenades.

La guerre de mines se poursuit également à Vauquois où, dans la journée du 3, nous avons fait exploser trois fourneaux.

### Entre Meuse et Moselle.

Aux bois des Chevaliers, nous avons fait sauter une mine.

Notre artillerie a bombardé Saint-Maurice-sous-les-Côtes au nord d'Hattonchatel ; elle a efficacement contrebalancé deux lance-mines signalés au nord-ouest de Flirey.

### Dans les Vosges.

Nos batteries ont exécuté plusieurs tirs heureux ; à l'est de Senones, à la cote 483, elles ont démolé un blockhaus ennemi ; à l'est de Saint-

Dié, dans la région de la Fave, elles ont efficacement bombardé les ouvrages allemands ; aux abords d'Orbey, au sud-est du Bonhomme, elles ont fait exploser un dépôt de munitions. Les deux artilleries se sont aussi montrées assez actives au Braunkopf, dans la vallée de la Fecht et à l'Altmarkt au nord-ouest de Metzeral. Dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 février, l'ennemi a enlevé un de nos postes d'écoute dans la région de Sondernach, au sud de Munster, et il en a été immédiatement chassé par une contre-attaque.

### En Haute-Alsace.

Un tir de notre artillerie a provoqué un incendie dans les cantonnements ennemis d'Oelenberg, au nord-ouest de Burnhaupt, dans la vallée de la Doller.

### ARMÉE D'ORIENT

Dans la nuit du 31 janvier au 1<sup>er</sup> février, un zeppelin a lancé plusieurs bombes sur le port et la ville de Salonique. Deux projectiles sont tombés sur la préfecture grecque, un troisième sur la caisse générale de la banque de Salonique, qui a été complètement incendiée. Les autres bombes n'ont causé que peu de dégâts matériels. Le chiffre des victimes dans la population civile est de 11 tués et 15 blessés, auxquels il faut ajouter 2 militaires tués et 1 blessé.

Un avion ennemi a été abattu par un des nôtres entre Topcni et Verria (ouest de Salonique). Les deux aviateurs qui le montaient (un capitaine et un aspirant) ont été faits prisonniers.

Le 2 février, à neuf heures du soir, un groupe d'aviateurs français a reçu l'ordre de bombarder la ville bulgare de Petrich. Seize avions partirent, survolèrent Petrich à 2,800 mètres et jetèrent 181 bombes incendiaires, allumant 26 foyers d'incendie. Nos aviateurs sont rentrés indemnes.

### DANS L'EST AFRICAIN

Dans l'Est africain, le général Smith Dorrien rapporte que de grands progrès ont été faits dans la construction de la ligne qui s'embranchera à la station de Voi sur la ligne ferrée de l'Ouganda.

La ligne atteint maintenant Serendeti, dont les troupes britanniques se sont emparées le 24 janvier.

L'occupation de Serendeti et de Londigo restreint de beaucoup le champ d'action des Allemands.

### AU CAMEROUN

Une colonne française, sous les ordres du lieutenant-colonel Faucon, a occupé, le 18 janvier, Ebolowa, après une très faible résistance, pendant qu'une colonne britannique sous les ordres du commandant Clowes a attaqué l'ennemi à Elabé, à 20 milles au nord-est, et l'en a repoussé faisant 13 Allemands prisonniers.

Le lieutenant-colonel Haywood, arrivant le 24 janvier à Ebolowa, s'est mis immédiatement à la poursuite de l'ennemi et s'est emparé de Mafub à 17 milles au sud.

Il a occupé Baing le 25 janvier. Il a enlevé Nkan le 27, après avoir infligé une nouvelle défaite aux Allemands ; ce même jour, l'ennemi a été chassé de Ngat par les Français, dont les pertes se montent à 14 hommes.

La colonne britannique du colonel Colis a occupé Lolodord le 28 janvier.

On apprend de Bata, port du littoral de la Guinée espagnole, que plus de 700 Allemands sont sur la frontière espagnole. De nombreux déserteurs se rendent aux troupes franco-anglaises avec armes et bagages.

### FRONT RUSSE

Dans la région de Riga et d'Uxkull, violents duels d'artillerie.

Dans le secteur d'Ogher, le long du chemin de fer de Dvinsk à Riga, les batteries russes ont empêché les travaux de terrassement de l'ennemi et bombardé efficacement une position de mitrailleuses.

En amont de Friedrichstadt, une troupe allemande, vêtue de sarraux blancs, a tenté de briser la glace de la Dvina, mais elle a été dispersée par le feu de nos alliés.

Au nord-ouest de Tarnopol, les Russes, après avoir détruit les réseaux de fils de fer, se sont emparés d'un poste fortifié dont la garnison s'est enfuie.

Au sud du Pripet, une troupe d'éclaireurs russes, dont faisait partie des Tchêques, a opéré une exploration heureuse.

Sur la Strya un échec a été infligé à une offensive que des groupes ennemis tentaient. Dans la région au nord-est de Boutchach, un avion ennemi a été abattu.

Dans la région d'Oucietchko, les Autrichiens ont essayé, par deux fois, sous la protection d'un feu violent d'artillerie lourde, de prendre l'offensive, mais ils ont été repoussés.

L'armée du Caucase a continué à poursuivre les Turcs dans la direction de l'ouest. Dans la vallée de la Passine supérieure nos alliés ont refoulé l'ennemi et lui ont fait des prisonniers. Sur la rive méridionale du lac de Van les Russes ont enlevé le village de Norkef.

### FRONT ITALIEN

Dans la vallée de Piezzo, des détachements ennemis qui essayaient de s'approcher des retranchements italiens au sud du mont Rombo ont été repoussés.

Dans la vallée de Logarina, les Autrichiens ont renouvelé leurs attaques contre les lignes italiennes au nord-est de Mori. Mais ils n'ont obtenu aucun résultat.

Dans la zone de Gorizia, duel d'artillerie. Sur le Carso, des détachements italiens ont pénétré par surprise dans une position ennemie, près de San Martino, y ont fait des prisonniers et se sont emparés de bombes et de fusils.

### SUR MER

Jeudi matin, vers sept heures, des navires ennemis ont bombardé, sur la côte italienne de l'Adriatique, le port de San-Vito et les installations du chemin de fer d'Ostuna à la mer.

Les dégâts matériels, les seuls qui aient été causés, sont peu importants.

L'escadre ennemie se composait de quatre contre-torpilleurs, appuyés par un croiseur.

La population a conservé son calme et, de plusieurs points du littoral, l'artillerie de marine a canonné vigoureusement la flottille ennemie et la obligée à s'éloigner.

Ostuna et San-Vito del Normanni (dont le nom rappelle probablement la domination normande du temps de Robert Guiscard) sont deux petites localités situées près de la côte de l'Adriatique, l'une à 20 kilomètres et l'autre à 35 kilomètres environ de Brindisi, en allant vers le nord-ouest. Les navires ennemis visaient évidemment la grande voie ferrée qui dessert Brindisi et qui, dans cette région, est très voisine du rivage. Peut-être visaient-ils aussi le port même de Brindisi.

### La capture de l'« Appam ».

L'Appam est un vapeur anglais de 7,781 tonnes, pour lequel on éprouvait les plus grandes inquiétudes. Il était parti de Dakar le 11 janvier avec 200 passagers, et depuis on n'en avait plus eu de nouvelles. Or, l'Appam est arrivé le 1<sup>er</sup> février, en station de quarantaine, au large d'Old Point, aux Etats-Unis, comme prise de guerre allemande.

Il avait été capturé, près de Madère, paraît-il, par un vapeur armé allemand, un corsaire, qui serait le *Moeve*. Suivant les récits des passagers, le 15 janvier au matin, un navire inconnu s'approcha très près du paquebot et tira deux coups sur l'avant. L'Appam, supposant que le navire étranger était un pirate, tira deux coups de canon sans effet. Les canots de sauvetage furent mis à la mer, et l'un d'eux fut écrasé entre les deux navires. Un détachement du navire allemand monta sur le pont de l'Appam dont le commandant, le capitaine Harrison, comprenant que toute résistance était inutile, se rendit. Un lieutenant allemand, nommé Berg, vint alors à bord avec un équipage de prise de vingt-deux hommes. Le corsaire allemand disparut après avoir mis à bord un grand nombre de prisonniers pris sur sept navires différents. Pendant le voyage à travers l'Atlantique, l'Appam fut utilisé comme croiseur auxiliaire.

Les Etats-Unis n'ont encore pris aucune décision au sujet de ce bâtiment.

### FRONT RUSSE

Dans la région de Riga et d'Uxkull, violents duels d'artillerie.

Dans le secteur d'Ogher, le long du chemin de fer de Dvinsk à Riga, les batteries russes ont empêché les travaux de terrassement de l'ennemi et bombardé efficacement une position de mitrailleuses.

En amont de Friedrichstadt, une troupe allemande, vêtue de sarraux blancs, a tenté de briser la glace de la Dvina, mais elle a été dispersée par le feu de nos alliés.

Au nord-ouest de Tarnopol, les Russes, après avoir détruit les réseaux de fils de fer, se sont emparés d'un poste fortifié dont la garnison s'est enfuie.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

## ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

**Le salut à l'Alsacienne.** — On a parfois des nouvelles de ce qui se passe là-bas, de l'autre côté des Vosges, dans les villes alsaciennes. Voici une anecdote qui nous a été rapportée tout récemment :

Il y avait un jour, en 1915, une centaine de prisonniers français que les autorités militaires allemandes promenaient à travers Strasbourg, non pas, bien sûr, pour leur faire voir la ville, mais dans l'espoir — malgré les expériences qu'on avait déjà faites — d'accabler la population.

Arrivés devant la gare, ces prisonniers en virent sortir une Alsacienne en costume, et tous, officiers en tête, lui firent le salut militaire.

La pauvre fille, toute rouge d'émotion, ne savait où se mettre, et les témoins se cachaient pour pleurer d'attendrissement.

**Voyages artistiques.** — Les Allemands ne restent point inactifs en Pologne. Des « spécialistes » y ont entrepris des « voyages artistiques » au grand dommage des collections du pays.

Un des cinq journaux polonais qui continuent à paraître à Varsovie, *Głos Polski*, rapporte que dans l'ancienne résidence du roi Jean Sobieski loge maintenant un régiment bavarois. Ce palais royal renferme une des plus belles collections artistiques de Pologne. Les Allemands ont nommé une commission mixte, de civils et de militaires, chargée de la « conservation » du palais. Elle est présidée par von Herdmann, conservateur au musée de Berlin, qui connaissait fort bien le palais Sobieski pour l'avoir visité plusieurs fois avant la guerre.

Herdmann a donné l'ordre d'emballer toutes les œuvres d'art de la collection Sobieski et de les expédier à Berlin « afin de les étudier plus attentivement, ce qui ne peut se faire qu'à Berlin ».

**La « tranchée carliste ».** — Les journaux espagnols ont rappelé ces jours derniers que la guerre de tranchées, si vieille soit-elle, doit au carlisme ses applications les plus savantes.

C'était pendant la guerre civile de 1872-1876. L'artillerie des troupes libérales, commandées par le général Moriones, battait les positions carlistes de Montano et de San Pedro. Le lieutenant-colonel Jose Garin, entraîné des vides que le canon creusait dans les rangs des soldats de Don Carlos, imagina la « tranchée carliste », qui permettait aux combattants de défilier la mitraille et qui obligea le général Moriones à demander d'urgence des renforts. Ce chef fut lui-même remplacé par le capitaine général duc de La Torre, qui ne réussit pas davantage à forcer les retranchements ennemis. Après la Torre, le marquis del Duero chercha à acculer à la capitulation les contingents carlistes qui défendaient Somorostro. Les partisans du prétendant, grâce à leurs admirables tranchées, réussirent à arrêter cette offensive et donnèrent le temps au gros de leurs troupes de se replier sans perdre ni un homme ni une cartouche.

Don Carlos nomma l'inventeur de la « tranchée carliste » au grade de colonel. La presse madrilène d'aujourd'hui en fait quelque chose de plus encore : un précurseur.

**Tir d'instruction.** — C'est une invention berlinoise. Dans une boutique des Linden laissée vide par le malheur des temps, un industriel a eu l'ingénieuse idée d'installer un tir, mais non pas l'un de ces tirs vulgaires qu'on trouve dans les foires, dont les balles résonnent sur une plaque de tôle cu font voler en éclats une coquille d'œuf dansant sur un jet d'eau. Le décor représente un paysage, une plaine au bout de laquelle une ligne grise se relève et se détache sur la verdure de l'herbe, figurant une ligne de tranchées. De temps à autre une tête, nue par un ressort, apparaît dans une embrasure ou bien, imprudemment, dépasse la crête du parapet ; à la couleur du képi on reconnaît sa nationalité. L'amateur épaule, il ajuste : paf ! pour quelques pennings il s'est payé une tête de Français.

Au-dessus, cet écriteau :

« Neu, neu ! nouveau ! nouveau ! véritable tir des tranchées ! préparation directe au service militaire ! le meilleur exercice pour les prochaines recrues ». Grâce à cet avis, la morale

est sauvée ; le tir est devenu une école d'utilité publique et le rendez-vous de tous les bons citoyens.

**Vive la pipe !** — Si la pipe avait eu besoin d'être réhabilitée, nos poilus, par la préférence qu'ils lui donnent, se seraient chargés de ce soin.

Depuis les incartades de Jean Bart à la Cour de Versailles, elle avait une mauvaise réputation. Le compositeur Ernest Reyer avait vainement essayé de nous faire revenir là-dessus, après Rossini, dont une pipe en terre, datée du 14 mars 1857, fait l'honneur des vitrines anecdotes du Conservatoire de musique. Il a fallu que nos braves s'en mêlent.

Mais la réhabilitation mondaine a été suivie même de la réhabilitation scientifique, et M. Schloesing, membre de l'Institut, ancien directeur de nos manufactures de tabac, a affirmé, dans un rapport qui est conservé au palais Mazarin, que la combustion du tabac dans la pipe produit beaucoup plus d'aldéhyde formique que sa combustion dans la cigarette. Or, l'aldéhyde formique atténue la nocivité de la nicotine.

C'est une brave fille, que la bouffarde.

**Leurs livres.** — Au premier rang des industries allemandes qui ont le plus souffert de la guerre figure celle du livre.

En temps de paix, les maisons d'édition allemandes publiaient en moyenne trente-six mille ouvrages par an, chiffre extraordinaire quand on pense que la production annuelle de l'Angleterre n'était que de dix mille et celle de la France de huit mille ouvrages. Aujourd'hui, ces mêmes maisons n'ont à offrir à leur clientèle que quelques ouvrages ayant trait à la guerre.

Avant les hostilités, l'Allemagne exportait pour plus de cinquante millions de marks de livres, par an. Depuis le début de la guerre, elle n'exporte plus rien ou presque.

Et ce n'est pas au lendemain de la guerre que l'industrie du livre reprendra son essor en Allemagne. Parmi les clients de celle-ci figuraient, en effet, trois pays avec lesquels le commerce sera plutôt difficile à reprendre : ce sont la Russie, la France et la Grande-Bretagne, qui importaient d'Allemagne pour cinq millions de livres.

**L'Oelenberg.** — L'un de nos derniers communiqués annonçait qu'en Alsace notre artillerie avait provoqué un incendie dans les cantonnements ennemis de l'Oelenberg, au nord-est de Burnhaupt.

L'Oelenberg, situé sur la Doller, à quelques kilomètres à l'ouest de Luttenbach et de Mulhouse, est connu dans toute l'Alsace par son couvent de trapistes, qui fut fondé au onzième siècle par Hedwige d'Eguisheim, mère du pape Léon IX. Après la mort du dernier prieur, en 1624, il devint la propriété des jésuites. Détruit pendant la Révolution, il fut rebâti en 1825 par dom Pierre, supérieur des trapistes (ordre de Cîteaux réformé), qui le possédait encore.

On fait sur ses domaines une grande culture et l'on fabrique dans ses dépendances un fromage estimé dans la contrée — mais qui n'a pas pu atteindre la renommée de son compatriote, le fromage de Munster.

**En Chine.** — Ne pouvant faire la guerre au Japon directement, l'Allemagne essaye de la lui faire faire économiquement — aux deux sens du mot — par sa voisine la Chine.

Le boycottage du commerce japonais s'étend désormais dans tout l'Empire du Milieu. La chasse à l'article japonais y devient un sport national. Il suffit qu'un blanc arbore dans les rues un chapeau japonais pour que la foule l'environne aussitôt en criant comme au théâtre : « Chapeau ! »

Et des ligues se fondent, organisent des propagandes de tout genre. Voici un épisode caractéristique : Un dimanche, à Fu-Asia-Dian, faubourg chinois de Kharbine, avait lieu dans un théâtre, le Tsin, une réunion patriotique où, chose inouïe en Chine, des femmes prirent la parole. Tout à coup, un exalté escada la tribune, se fit à la main une large entaille, et, de son sang, écrit sur un papier déployé : « Ne soyez pas avarés de votre argent en faveur du fonds patriotique qui sauvera la Chine ! » Quelques minutes après, l'homme avait ramassé de nombreux dollars.

Contes du « BULLETIN »

## TOINE

On le connaissait à dix lieues aux environs le père Toine, le gros Toine, Toine-ma-Fine, Antoine Machebief, dit Brûlot, le cabaretier de Tournevent.

Il avait rendu célèbre le hameau enfoncé dans un pli du vallon qui descendait vers la mer, pauvre hameau paysan composé de dix maisons normandes entourées de fossés et d'arbres.

Depuis vingt ans il abreuvait le pays de sa fine et de ses brûlots, car chaque fois qu'on lui demandait :

— Qu'est-ce que j'allons bé, pé Toine ?

Il répondait invariablement :

— Un brûlot, mon gendre, ça chauffe la tripe et ça nettoie la tête ; y a rien de meilleur pour le corps.

Il avait aussi cette coutume d'appeler tout le monde « mon gendre », bien qu'il n'eût jamais eu de fille mariée ou à marier.

Ah ! oui, on le connaissait Toine, Brûlot, le plus gros homme du canton et même de l'arrondissement. Sa petite maison semblait dérisoirement trop étroite et trop basse pour le contenir, et quand on le voyait debout sur sa porte où il passait des journées entières, on se demandait comment il pourrait entrer dans sa demeure. Il y rentrait chaque fois que se présentait un consommateur, car Toine-ma-Fine était invité de droit à prélever son petit verre sur tout ce qu'on buvait chez lui.

Il buvait tant qu'on lui en offrait, et de tout, avec une joie dans son œil malin, une joie qui venait de son double plaisir, plaisir de se régaler d'abord et d'amasser de gros sous ensuite, pour sa régalaie.

Et puis, il fallait l'entendre se quereller avec sa femme ! C'était une telle comédie qu'on aurait payé sa place de bon cœur. Depuis trente ans qu'ils étaient mariés, ils se chamaillaient tous les jours. Seulement Toine rigolait, tandis que sa bourgeoise se fâchait. C'était une grande paysanne, marchant à longs pas d'échassier et portant une tête de chat-huant en colère. Elle passait son temps à élever des poules dans une petite cour, derrière le cabaret, et elle était renommée pour la façon dont elle savait engraisser les volailles.

Mais elle était née de mauvaise humeur et elle avait continué à être mécontente de tous. Fâchée contre le monde entier, elle en voulait principalement à son mari. Elle lui en voulait de sa gaieté, de sa renommée, de sa santé et de son embonpoint.

Et elle lui criait dans la figure :

— Espère, espère un brin ; j'verrons c'qu'arrivera, j'verrons ben ! Ça crèvera comme un sac à grain, ce gros bouffi !

Toine riait de tout son cœur en se tapant sur le ventre et répondait :

— Eh ! la mé Poule, ma planche, tâche d'engraisser comme ça d'la volaille. Tâche pour voir.

Et relevant sa manche sur son bras énorme :

— En v'là un aileron, la mé, en v'là un ! Et les consommateurs tapaient du poing sur les tables en se tordant de joie, tapaient du pied sur la terre du sol, et crachaient par terre dans un délire de gaieté.

La vieille furieuse reprenait :

— Espère un brin... espère un brin... j'verrons c'qu'arrivera... ça crèvera comme un sac de grain...

Et elle s'en allait furieuse, sous les rires des buveurs.

Il arriva que Toine eut une attaque et tomba paralysé. On coucha ce colosse dans la petite chambre derrière la cloison du café, afin qu'il pût entendre ce qu'on disait à côté,



## LA GUERRE NAVALE

## Contre le Sous-Marin

et causer avec les amis, car sa tête était demeurée libre, tandis que son corps, un corps énorme, impossible à remuer, à soulever, restait frappé d'immobilité. On espérait, dans les premiers temps, que ses grosses jambes reprendraient quelque énergie, mais cet espoir disparut bientôt, et Toine-ma-Fine passa ses jours et ses nuits dans son lit qu'on ne repaît qu'une fois par semaine, avec le secours de quatre voisins qui enlevaient le cabaretier par les quatre membres pendant qu'on retournait sa paillasse.

Il demeurait gai, pourtant, mais d'une gaieté différente, plus timide, plus humble, avec des craintes de petit enfant devant sa femme qui piaillait toute la journée.

— Le v'là, le gros sapes, le v'là, le propre à rien, le feignant, ce gros soulot ! C'est du propre, c'est du propre !

Il ne répondait plus. Il clignait seulement de l'œil derrière le dos de la vieille et il se retournait sur sa couche, seul mouvement qui lui demeurât possible. Il appelait cet exercice faire un « va-t-au-nord », ou un « va-t-au-sud ».

Sa grande distraction, maintenant, c'était d'écouter les conversations du café, et de dialoguer à travers le mur quand il reconnaissait les voix des amis.

Bientôt, il fit venir les plus intimes dans sa chambre et on lui tenait compagnie, bien qu'il se désolât de voir qu'on buvait sans lui.

Et la tête de chat-huant de la mère Toine apparaissait dans la fenêtre. Elle criait :

— Guêtez-le, guêtez-le, à c't'heure, ce gros feignant, qu'il faut nourrir, qu'il faut laver, qu'il faut nettoyer comme un porc.

Les amis de Toine-ma-Fine désertèrent bientôt la salle du café pour venir, chaque après-midi, faire la causette autour du lit du gros homme. Tout couché qu'il était, ce farceur de Toine, il les amusait encore. Il aurait fait rire le diable, ce malin-là. Ils étaient trois qui reparaissaient tous les jours : Célestin Maloïel, un grand maigre, un peu tordu comme un tronc de pommier, Prosper Hors-laville, un petit sec avec un nez de furet, malicieux, futé comme un renard, et Césaire Paumelle, qui ne parlait jamais, mais qui s'amusait tout de même.

On apportait une planche de la cour, on la posait au bord du lit et on jouait aux dominos pardi, et on faisait de rudes parties, depuis deux heures jusqu'à six.

Mais la mère Toine devint bientôt insupportable. Elle ne pouvait point tolérer que son gros feignant d'homme continuât à se distraire, en jouant aux dominos dans son lit.

GUY DE MAUPASSANT.

(A suivre.)

## LETTRE D'ALGÉRIE

La population d'Alger, composée d'éléments divers : de Français d'origine, de néo-Français, de naturalisés, d'indigènes et d'étrangers surtout méditerranéens, s'est unie et confondue dans un sentiment de foi patriotique et de ferme confiance.

Tous les soldats sortis de ces différents groupements ont spontanément répondu à l'appel de la patrie. Ils sont tous partis avec le même entrain et avec le même courage, résolus à faire leur devoir jusqu'au sacrifice de leur vie.

Les œuvres de guerre et les généreuses entreprises en vue de l'assistance, les preuves de générosité se sont multipliées dans notre ville et se continuent sans lassitude.

La confiance naît de cette cohésion d'efforts, de ces viriles énergies et de l'admirable spectacle que donnent la France et ses alliés.

CH. DE GALLAND,  
maire d'Alger.

couleurs effrayantes, que l'on ne voyait point au moment de l'action. Le courage est chose facile ; il suffit de sortir de soi-même, de penser à autrui, et tout devient très simple. Ensuite, on est très fatigué. Hier, après la désillusion, je redoutais de ne pas dormir. Aujourd'hui, après le risque, je suis bien sûr d'éviter l'insomnie. Les fantômes du passé ne frapperont point à la porte de ma mémoire, car je viens de vivre une grande minute de mon existence. J'ai peut-être sauvé le Waldeck-Rousseau.

RENÉ MILAN.

LES TITRES DE GLOIRE  
de l'armée française

8<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Ancien régiment d'Austrasie, de 1776 à 1791. En 1849 ce régiment se couvrit de gloire et immortalisa le nom du colonel de Lourmel à la prise de Zaatcha (Zab occidental) où l'affaire fut si chaude qu'il fallut enlever maison par maison et qu'aucun habitant ne survécut.

Au drapeau : Hohenlinden 1800. — Friedland 1807. — Zaatcha 1849. — Solferino 1859.

9<sup>e</sup> régiment d'infanterie. A l'origine régiment de Normandie (1615 à 1791). Il se distinguait à la Moskova, le 7 septembre 1812, participant à la plus sanglante des victoires de Napoléon en enlevant la « Grande Redoute ».

Au drapeau : Austerlitz 1805 — Wagram 1809 — La Moskova 1812 — Sébastopol 1855.

10<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Régiment de Neustrie de 1776 à 1791. A la bataille de Lutze, en 1813, il repoussa victorieusement les multiples attaques des Prussiens.

Au drapeau : Fleurus 1794 — Lutze 1813 — Toulouse 1814 — Sébastopol 1854.

11<sup>e</sup> régiment d'infanterie. — Primitivement régiment de la marine, de 1635 à 1791. Il se distinguait à Castiglione, à Wagram et notamment, en 1796, à la bataille de Lonato (Italie), où il prit d'assaut les canons des Autrichiens qu'il tourna ensuite contre eux, mettant l'ennemi en pleine déroute.

Au drapeau : Castiglione 1796. — Lonato 1796. — Wagram 1809. — Constantine 1837.

12<sup>e</sup> régiment d'infanterie. — Porta le nom de régiment d'Auxerrois de 1776 à 1791. — En 1805, à la bataille d'Auerstaedt (Saxe prussienne), il se comporta héroïquement, culbutant dans un suprême élan des forces trois fois supérieures en nombre, prenant 22 canons, et d'écitant, par sa bravoure, le succès de nos armes.

Au drapeau : la Favorite, 1797. — Auerstaedt, 1805. — Wagram, 1809. — Anvers, 1832.

13<sup>e</sup> régiment d'infanterie. — Régiment du Bourbonnais de l'origine (1597 à 1791). En 1797, il s'illustra à Vérone, en résistant vaillamment aux insurgés, puis à la bataille de Bautzen en 1813, où il chassa Blücher des hauteurs de Kichuweit.

Au drapeau : Vérone, 1797. — Héliopolis, 1800. — Wagram, 1809. — Bautzen, 1813.

14<sup>e</sup> régiment d'infanterie. — De 1796 à 1797, régiment du Forez. A la bataille de Rivoli, sa vaillante conduite assura le succès de nos troupes. A Eylau, en 1807, il se fit hacher héroïquement et reçut de Napoléon le nom de « Brave ».

Au drapeau : Mantoue 1796. — Rivoli 1797. — Austerlitz 1805. — Sébastopol 1855.

15<sup>e</sup> régiment d'infanterie. — A l'origine, régiment du Béarn (de 1559 à 1791). Il se distinguait à Solferino en 1859 en enlevant audacieusement le village d'assaut, culbutant l'ennemi, et se maintenant dans le village sous un feu terrible, décidant ainsi de la victoire.

Au drapeau : Friedland 1807. — Alger 1830. — Sébastopol 1855. — Solferino 1859.

2<sup>e</sup> régiment de dragons. — Ce régiment porta d'abord le nom de Condé-Dragons. — Il

## Chansons militaires.

## LES G. V. C.

Air : Un jour maître Corbeau...

En pantalon d' treillis, le képi sur le front,  
Le G. V. C. pensif mont' la gard' près d'un pont ;  
Il voit des pouls, des oies  
Circular sur la voie,  
Et de ce doux spectacle il manifest' sa joie  
Sur l'air du tra la la,  
Sur l'air du tra la la,  
Sur l'air du traderidera,  
Tra la la !

Dans le ciel passe un taube, et prenant son flingot,  
Sur lui le G. V. C. tire à tir-larigot ;  
Avec rage et dédire  
Pan ! pan ! si tire, il tire,  
Et manifest' sa joi' tandis que l' taub' chavire,  
Sur l'air du tra la la,  
Sur l'air du tra la la,  
Sur l'air du traderidera,  
Tra la la !

Une auto ronfle, corne : il lui cri' d'arrêter.  
Le chauffeur, sur son sièg', paraissant rouspéter,  
Du plus profond d' son coffre  
Il l'engueule, et qui s'offre  
Soudain à la portière ? C'est le général Joffre...  
Le G. V. C., baba,  
Retient son tra la la,  
Emu de voir le grand-papa,  
Grand-papa !

Une belle gonze à l'opulent tutu,  
Lui d'mande à traverser un sentier défendu ;  
Tendrement ell' lui parle,  
Mais elle et son King Charles,  
Il les envoie au bain, dans la direction d'Arles,  
Sur l'air du tra la la,  
Sur l'air du tra la la,  
Sur l'air du traderidera,  
Tra la la !

Qu'import' qu' son uniform' manq' d'uniformité,  
Le G. V. C. possède un cœur fier, indompté,  
Et si, vêtü d' ses nippes,  
Il lui fallait à Suippes  
Courir ou bien à Lens, il se lanc'rait tout d' suige  
Contre les Boch's là-bas,  
Taper, taper dans l' tas,  
Sur l'air du traderidera,  
Tra la la !

ANDRÉ ALEXANDRE.

## LA CUISINE DU TROUPIER

## Potage pois et riz.

Mettre à tremper la veille les pois cassés.  
Les faire cuire en les mettant à l'eau froide pendant deux heures.

D'autre part, laver la quantité de riz voulue.  
Mettre à cuire dans l'eau bouillante pendant une demi-heure sans remuer.

Passer les pois si l'on veut ; y ajouter le riz, lier le tout avec de la graisse, saler et servir.

## LES JEUX DE LA TRANCHEE

## Charade.

Mon premier se prend par mon dernier.  
Un instrument de supplice est mon entier.

## Carré.

Fruit. — Mets. — Fin. — Neuvième jour. —  
Etendard. — Quand le feu meurt.

## SOLUTIONS DU N° 172

## Charade.

Re — mi — re — mont.  
= Remiremont.

## Métagramme.

Kaiser  
Baiser.

## A TIRE D'AIRES

(FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN AVIATEUR)

Fagnières, 25 septembre. — Hier, l'escadrille s'était transportée à Verzy à la disposition du général Foch ; aujourd'hui, aux Petites Loges, et je suis de la fête : le sergent L... me prend avec lui. Non loin du village, dans les chaumes les camions attendent. La canonnade est proche, mais nul n'en a cure tant le soleil est éclatant, tant la joie d'agir emplit les cœurs.

Bientôt nous nous enlevons en spirales au-dessus du morne camp de Châlons, coupé par l'inflexible ligne droite de la voie romaine, où, pour la seconde fois depuis l'origine de la Gaule, les barbares ont été arrêtés. Elle est presque invisible à mille mètres de haut, la colonne de Champaubert dressée en avant de Mourmelon, mais quel tragique anniversaire elle évoque à cet instant !

En arrière de Somme-Py est groupé un parc énorme : les voilà donc enfin ceux que nous n'avons fait encore qu'apercevoir, ils s'agitent et courent sous nos pieds tels des fourmis. L'instant de ma première bombe est pour moi solennel ; le sablier retourné s'empli grain à grain, le cran de sûreté est retiré du percuteur, l'avion dans le lit du vent, et, penché pardessus bord, j'attends l'instant où la pointe du viseur atteindra le point à frapper.

Avec le dernier grain de sable, la bombe est tombée ; anxieusement je suis sa trajectoire rapide ; d'abord horizontale, elle s'est redressée avec la vitesse ; son empennage la vrille bientôt dans l'air : on dirait maintenant une goutte d'or échappée du ciel... Soudain, au bord du parc, un nuage formidable de poussière et de fumée, le tir est juste, bien qu'un peu « court », et quatre fois nous recommençons.

26 septembre. — Deuxième voyage aux Petites Loges pour bombarder Bérus, Vitry, Nogent-l'Abbesse, où les Allemands sont solidement accrochés. Le temps est plus radieux encore. Nous dominons Reims à 2,400 mètres ; la vue s'étend au loin à plus de 100 kilomètres à la ronde. Verticalement, à nos pieds, la cathédrale déploie la masse quadrangulaire de ses tours ; sur la place, l'œil exercé distingue un point noir : la statue de Jeanne d'Arc. De là-haut, tout semble intact.

Soudain, à 500 mètres en avant, juste à notre hauteur, je vois, tout doré et brillant sous le soleil, s'avancer par le travers un superbe biplan. Un frisson, pour quelques secondes, m'a cloué immobile : « Un albatros ! » Et déjà j'ai bondi debout sur mon siège, une bande de cartouches en mains. « Arrête ! hurle L..., auquel un doute est venu, c'est un Anglais ! »

Au début de la guerre, aucun drapeau ne distinguait encore soit en haut, soit en côté, la nationalité des appareils ; la différence, un léger détail du gouvernail, nous était inconnue.

Je redescends de mon poste élevé, examiner l'ennemi à la lorgnette ; insouciant et rapide, il glisse dans les airs ; impossible de rêver cible plus tentante et mieux offerte. Hélas ! le temps de remonter et d'armer la mitrailleuse, voici juste en face, de l'autre côté de l'albatros, car c'en est un, le capitaine R... en tournée de bombardement, lui aussi.

Si nous tirons, nous risquons de nous mitrailler l'un l'autre. Le superbe oiseau a piqué dans ses lignes, se dérobant à la lutte. Bast ! un de perdu, dix de retrouvés. Que de fois, pourtant, je regrettais ce joli coup de fusil !

Amiens, 1<sup>er</sup> octobre. — Depuis deux jours, Albert est la proie des flammes, l'usine Rochet complètement détruite, les toits des maisons tout autour de l'église sont effondrés, mais celle-ci, phénomène étrange, semble intacte et son dôme doré rougeoit de clartés d'incendie. Elle est le centre des orbes immenses que nous décrivons pour prendre de la hauteur avant de gagner Bapaume et Comblès, points assignés au



bombardement. Un seul coup d'œil saisis les péripéties de la bataille : à gauche, vers Arras ; à droite, au delà de Chaumes, sur un front de 180 kilomètres, on lutte avec acharnement. Voici les tranchées françaises, les capotes bleues et les pantalons rouges qu'à quinze cents mètres avec la lunette on arrive à distinguer ; en face serpentent les tranchées allemandes : dans l'intervalle se traîne un léger voile bleu, la fumée des coups de fusils.

Onze heures et demie, l'heure de la soupe. On ne saurait être plus aimable envers ces messieurs que de leur servir aux tranchées une marmite chaude et fumante : en avant, les bombes ! Au croisement de deux routes un bataillon d'infanterie a formé les faisceaux et doit casser la croûte. Les hommes affolés s'éparpillent dans les champs, derrière les meules quand l'obus est déjà sur eux.

A peine le dernier projectile a-t-il quitté ma main que L... pousse un véritable rugissement et je reste moi-même pétrifié par dessus bord. A cent mètres au-dessous passe un Farman que le plan inférieur de notre avion m'avait empêché d'apercevoir. La fatale rencontre va-t-elle se produire ? Quelques secondes, plus longues que des siècles... l'oiseau français a continué sans dommage.

Dans la grisaille du soleil qui monte vers son zénith, nous sommes maintenant à 50 biplans qui tourbillonnent et « arrosent » les Allemands. Canonnés par-devant, bombardés par-dessus, le fer pleut sur l'ennemi.

A peine étions-nous descendus, l'appareil n'était pas plus tôt ravitaillé en essence et en projectiles que déjà l'on pointait vers Bapaume, Croizilles, Cambrai, pour détruire les ravitaillements et les réserves. A l'orée d'un village, Beugnâtre, on sortant de Bapaume, un parc de fourgons proprement alignés et serrés les uns contre les autres excitent la fureur vindicative de L... la bombe tombe en plein milieu ; penché par-dessus bord, je vois tout disparaître dans la fumée et la poussière, ma raison s'égare, je trépigne de joie, je hurle, j'embrasse mon pilote abasourdi.

RENAUD DE LA F.

## LE RAID DES ZEPPELINS sur l'Angleterre

On a aujourd'hui quelques détails relatifs au dernier raid des Zeppelins sur l'Angleterre.

Ils ont survolé les côtes de Norfolk, Suffolk, Lincoln (tous trois sur la côte est), et ceux de Leicester, Stafford, Derby (tous trois dans le centre). Le rapport que les Allemands ont établi à ce sujet est totalement inexact ; il prouve que les Zeppelins ont été dans l'impossibilité absolue de connaître leur position précise.

Les Zeppelins arrivèrent sur la côte de Norfolk lundi à cinq heures de l'après-midi. Il était cinq heures du matin, mardi, quand le dernier dirigeable quitta l'Angleterre.

Les dégâts les plus importants ont été causés dans le comté de Stafford, où 90 personnes ont été blessées ou tuées. Le total des pertes est de 59 tués, dont 33 hommes, 20 femmes et 6 enfants, et de 101 blessés, dont 51 hommes, 48 femmes et 2 enfants.

La première impression qu'on eut de la présence de l'ennemi fut l'extinction des lumières dans les théâtres et les cinémas, qui continuèrent cependant leurs représentations à la clarté des bougies. La population demeura calme.

Une bombe tomba sur le lieu de réunion d'une paroisse, où elle tua trois dames, dont celle qui prononçait à ce moment même un discours, et en blessa plusieurs autres.

Deux églises ont été fortement endommagées et la salle d'assemblée d'une des paroisses a été détruite ; quatorze maisons ont été démolies et un grand nombre endommagées plus ou moins gravement, ayant des portes et des fenêtres arrachées.

Quelques dégâts de faible importance ont été causés, sur deux points, aux dépendances d'un chemin de fer.

Deux usines seulement, sans importance mi-

litaire, et une brasserie ont été gravement endommagées, deux autres usines l'ont été légèrement.

Au total, les bombes signalées dépassent jusqu'à présent 300 ; beaucoup d'entre elles tombèrent dans la campagne où elles ne causèrent aucun dégât.

Un chalutier a informé les autorités navales, le 3 février, c'est-à-dire deux jours après le raid, qu'il avait vu dans la mer du Nord, un Zeppelin en train de couler.

Fantaisies.

## MISE AU POINT

M<sup>me</sup> la comtesse de X... (qui a des lettres) à son neveu au front (qui a des poux).

Mon cher Guy,

Tu m'écris bien rarement, mon cher petit ! M'oublierais-tu ? Je n'ose y penser.

Comme tu dois souffrir, dans les tranchées, en cette vilaine saison, et comme nous maudissons la guerre qui sépare ainsi les êtres qui s'aiment !

Hier, nous avons eu, au thé, la baronne de Y... et cet excellent du Z... Ils ont longuement parlé de toi. Nous avons même fait des projets d'avenir à ton sujet.

Oh ! quelle joie délicate le jour où tu nous reviendras, couvert de gloire, beau comme un gladiateur de l'antiquité, le glaive encore tout rougi du sang de nos ennemis.

J'accorde déjà ma lyre pour te chanter en des strophes magnifiquement enflammées ; mais pour que mon poème soit inspiré d'un réalisme profond, envoie-moi, je t'en prie, tes impressions...

Ma chère tante,

J'ai bien reçu ta babillarde. Pour la santé, ça colle. Mais la température, ça colle moins, ça devient même assez moche.

Dans le jour, ça passe ; la nuit, impossible de roupiller ; on a les ripatons sans connaissance ; alors, on échange des gnon pour se réchauffer, on claque les grolles l'une contre l'autre, des heures entières, dans la neige.

C'est pas la pause, mais on ne chiale pas pour si peu. Le matin, on siffle un quart de jus, un coup de gnoise, et tout est oublié.

Tu parles de me faire des vers ; il y a ici le cabot d'ordinaire qui était sur le point de passer officier d'académie dans le civil et qui torche aussi des rimes dans le genre d'Aristide Bruant ; je t'en enverrai pour t'inspirer.

Il est crevant, ce type-là !

Ma chère tante, je te quitte. Je vais tâcher de dégringoler le sale Bavarois qui se paye ma tirelire depuis huit jours, à cinquante mètres de mon crâneau. Ça, tu vois, c'est la belle vie.

Ton poilu qui ne s'en fait pas.

Baron Guv.

Pour copie conforme : C. Gr.

(Le 120 court.)

## INFORMATIONS OFFICIELLES

Contre les zeppelins. — La commission de l'armée a entendu le ministre de la guerre, le sous-secrétaire d'Etat à l'aviation, le capitaine de vaisseau Monterot, chef du service aéronautique de la guerre, et le commandant Leclerc, directeur du service d'aviation au Bourget, sur les raids de zeppelins et sur le plan de défense contre aéronefs établi dans le camp retranché de Paris.

## PAROLES FRANÇAISES

La victoire appartient au plus opiniâtre.

NAPOLÉON.

## BLOC-NOTES

— Le Président de la République a reçu jeudi une délégation de la Fédération nationale des sociétés de préparation militaire de France et des colonies, qui lui a été présentée par son président.

— Le conseil des ministres a décidé que les obsèques des victimes du zeppelin seront célébrées lundi matin, à dix heures, aux frais de l'Etat.

— Un train de grands blessés venant d'Allemagne par la Suisse est arrivé à Lyon mercredi matin. Nos compatriotes ont été reçus par le général d'Amade, accompagné des autorités civiles.

— Cinq bombes incendiaires lancées par les zeppelins et qui n'avaient pas éclaté ont été retrouvées dans diverses localités de Seine-et-Oise.

— Les parlementaires russes ont décidé en principe de visiter la France après la fin de la session prochaine de la Douma.

— Une prise d'armes a eu lieu jeudi à deux heures, dans la grande cour d'honneur des invalides. Le général Cousin a distribué 103 médailles militaires et 53 Croix de guerre.

— Il vient de se constituer à Rio-de-Janeiro, sous la présidence du sénateur Ruy Barbosa, président de la Ligue pour les alliés, un comité pour assurer la restauration de la Bibliothèque de Louvain.

— La police militaire britannique a arrêté en Egypte deux émissaires d'une organisation arabe, dirigée par la Turquie, et dont le but était de fomenter la révolte contre l'Italie et l'Angleterre en Tripolitaine et en Lybie.

— L'écrivain brésilien José Veríssimo, ardent défenseur de la cause française, est mort à Rio-de-Janeiro.

— A l'occasion de son anniversaire, Guillaume II a conféré au sultan la dignité de feld-maréchal.

— Les colonels suisses Egli et de Wattenwyl sont renvoyés devant le tribunal militaire de la 5<sup>e</sup> division.

— Le colonel Joseph Cowen, propriétaire du *Newcastle Daily Chronicle*, offre une prime de 25,000 fr. à l'équipage de la première aéronef qui descendra un zeppelin.

— On annonce la mort de M. Joseph Fabre, ancien député et ancien sénateur de l'Aveyron, qui vint de succomber à Cannes, à l'âge de soixante-douze ans ; de M. de Lanjuinais, ancien député du Morbihan.

— A l'occasion de l'anniversaire de l'empereur, les sociétés de tir de Berlin ont organisé un tir en l'honneur du kaiser. Les prix consistaient en beurre, graisse et saindoux.

— Le prince Max de Saxe, chanoine, frère du roi de Saxe, cousin de Guillaume II, flétrit dans le *London Irish Citizen* le militarisme allemand et la cruauté du kaiser.

— Le total des souscriptions à l'emprunt national italien 5 p. 100, s'élève, au 31 janvier, à la somme de 2.410.000.000 de lires.

La souscription sera close le 1<sup>er</sup> mars.

— Dans une librairie de Lausanne, on remarque les portraits des colonels Egli et Wattenwyl, avec ce mot en dessous : « Vendus ». La foule, amusée, défile devant le magasin.

— Jeudi matin, avant le jour, le consulat allemand de Lausanne a fait replacer son écusson sur sa façade, mais trois mètres plus haut qu'auparavant.

— Le tribunal militaire de Trèves a condamné le maire de Clerf (grand-duché de Luxembourg) à trois années de prison pour crime de lèse-majesté.

— Une éclipse partielle de soleil, qui n'atteignit pas le quart de diamètre de l'astre lumineux, a eu lieu jeudi. Commencée à 16 h. 34, elle était terminée à 16 h. 48.

— Vingt-cinq jeunes Serbes, récemment arrivés d'Albanie et actuellement à Aix-les-Bains, sont attendus au collège de Meaux pour y continuer leurs études.

— L'Académie des jeux floraux a décidé qu'elle accorderait en 1916 une fleur unique, la Violette d'or, à la meilleure poésie sur ce sujet : « A la gloire de l'armée française. »

## LES USINES DE GUERRE

### CANONS, OBUSIERS, MORTIERS

Parmi les nombreux matériels d'artillerie dont les exigences de la guerre moderne ont nécessité la conception et la réalisation, il y a lieu de distinguer trois types principaux possédant leurs caractéristiques propres. Ce sont les canons, les obusiers, les mortiers.

Nous rangerons dans la catégorie des canons proprement dits, les bouches à feu dont le tube est relativement très long par rapport au calibre ou diamètre intérieur de l'âme de la pièce (30 à 50 fois ce calibre).

La vitesse initiale du projectile au sortir de la bouche est considérable et supérieure en général à 500 mètres par seconde. L'angle de tir est faible, c'est-à-dire que les canons peuvent tirer pratiquement sous une inclinaison de moins de 30 degrés ; la trajectoire du projectile est très tendue et sa portée, à calibre égal, est plus grande que celle des autres pièces désignées sous le nom de mortiers et d'obusiers. Cette portée, variable suivant les matériels, peut atteindre plus de 30,000 mètres.

On range dans la classe des obusiers, des pièces plus courtes dont la longueur correspond à un nombre de calibres inférieur à celui du canon de même diamètre (12 à 15 calibres).

La vitesse initiale du projectile est plus faible et ne dépasse pas en général 350 mètres par seconde ; l'angle de tir est par contre plus élevé, c'est-à-dire que ces pièces peuvent tirer sous une inclinaison beaucoup plus forte. Cet angle est compris entre 30 et 45 degrés.

La portée est beaucoup plus réduite, puisque les obusiers même du plus fort calibre ne portent pas à plus d'une quinzaine de kilomètres.

La trajectoire des projectiles d'obusiers affecte une forme beaucoup plus courbe, dont nous verrons précisément l'avantage dans les applications du tir suivant les différents objectifs.

Enfin, il reste la catégorie des mortiers, qui comprend les pièces de très faible longueur par rapport à leur calibre (6 à 8 calibres seulement). Elles peuvent tirer sous un angle encore plus grand, de 50 à 80 degrés, avec une vitesse initiale encore plus faible (250 mètres en moyenne). Leur portée est, par suite, plus réduite et ne dépasse pas 3,000 mètres pour le plus fort calibre.

La trajectoire du projectile est encore plus courbe que celle de l'obusier et permettra, comme on le constatera plus loin, de faire du tir « vertical ».

Telles sont, brièvement indiquées, les caractéristiques des pièces que l'on désigne couramment sous les dénominations de : canons, obusiers, mortiers.

Examinons maintenant, un peu plus en détail, les avantages et les inconvénients de ces différentes pièces suivant les différentes circonstances dans lesquelles on les utilise.

Prenons par exemple le canon de 75.

La longueur du tube de notre pièce d'artillerie de campagne est de 2 m. 47 environ, soit trente-trois fois le calibre de 75 millimètres. La charge de poudre renfermée dans la douille est d'environ 700 grammes. L'obus au sortir de l'âme a une vitesse considérable de 530 mètres à la seconde. Avec cette vitesse, le projectile parcourt une trajectoire très tendue, c'est-à-dire se rapprochant notablement de la ligne droite. Par ce fait même on voit immédiatement que le canon de 75 ne pourra exécuter que des tirs de « plein

fouet », c'est-à-dire que le projectile atteindra l'objectif sous un angle relativement petit que les artilleurs désignent sous le nom d'angle de chute (angle de la trajectoire au point de chute avec le plan horizontal).

Nous ne parlons ici que de la « deuxième trajectoire » de tir du 75.

Il en résulte que le tir du 75 n'est employé que pour atteindre des objectifs largement défilés. — D'autre part son obus permet seulement de démolir des obstacles de résistance moyenne.

La guerre moderne étant surtout une guerre de fortifications de campagne — tranchées, réduits bétonnés, blockhaus, etc. — il a fallu recourir à des engins spéciaux permettant pour ainsi dire de « plonger » dans les tranchées et de démolir, par leur puissance explosive, les abris de plus en plus résistants.

On conçoit donc qu'il faut donner aux projectiles une trajectoire telle qu'ils viennent en quelque sorte tomber verticalement sur le point à atteindre.

Sans entrer dans des questions de balistique très compliquées, il y a lieu de retenir que l'angle sous lequel tombe l'obus est supérieur (ou au moins égal) à celui sous lequel il sort de la pièce.

Il découle de cette remarque que pour lancer, à une distance relativement grande, un projectile destiné à tomber verticalement sur un objectif donné, il faudra que la pièce tire elle-même sous un angle très grand. Ceci explique la position presque verticale des pièces d'artillerie lourde semblant « tirer vers le ciel » de façon que le projectile monte d'abord très haut, pour retomber ensuite presque normalement au point visé.

La faible vitesse initiale utilisée pour obtenir ce tir courbe dans les obusiers et surtout dans les mortiers, ne nécessite qu'une charge de poudre plus faible que celle employée dans les canons de calibre correspondant.

La durée de combustion de cette charge sera par conséquent plus courte et la pression exercée sur les parois de l'âme de la pièce sera moindre.

Les obusiers sont donc plus courts que les canons de même calibre, possèdent des parois plus minces et sont, par suite, beaucoup plus légers.

Prenons un exemple en comparant deux pièces qui ont sensiblement le même poids : l'obusier de campagne de 150 millimètres de diamètre et de 14 calibres de longueur, qui pèse en batterie 2,300 kilogr. et le canon de campagne de 105 millimètres et de 28 calibres qui en pèse 2,160.

Le premier lance à 8,000 mètres un projectile de 40 kilogr. contenant 8 kilogr. d'explosif. Le second lance à 14,000 mètres un obus de 16 kilogr. chargé seulement de 3 kilogrammes d'explosif.

Dans la guerre de position, les obusiers jouent un rôle important. Ils joignent en effet à une très grande puissance de destruction une portée relativement considérable.

Le grand angle de chute de leurs projectiles leur permet d'atteindre efficacement la plupart des ouvrages de fortifications de campagne.

Quant au mortier, il constitue pour ainsi dire la pièce par excellence de l'artillerie de tranchée. Il permet d'envoyer à courte distance un lourd projectile renfermant une très grande quantité d'explosif et sous un angle tel qu'il peut atteindre verticalement les ouvrages ennemis.

L'obus en frappant « normalement » ces ouvrages aura une action « défonçante » beaucoup plus efficace. Il atteint ainsi les troupes

dans leurs tranchées comme dans leurs abris les mieux protégés.

Les anciens mortiers — déjà utilisés sous Vauban — étaient en bronze. On n'a fait en somme que les perfectionner en augmentant leur résistance (acier), leur puissance et leur portée. Le projectile, primitivement sphérique et plein, est devenu la bombe creuse, puis a reçu différentes modifications appropriées dont l'ensemble ne peut être étudié dans ce rapide aperçu.

C'est ainsi que le mortier de tranchée de 240 qui pèse 400 kg. lance à 2.000 mètres un projectile en acier de 100 kg. chargé de 50 kg. d'explosif.

Chaque « outil », comme dans l'industrie, a sa tâche spécialisée et chacune des catégories de bouches à feu, précédemment étudiées, contribue par son rôle déterminé à démolir, anéantir et annihiler les forces adverses, tant en matériel qu'en effectifs. Mais il ne suffit pas d'avoir un bon engin — canon, obusier, mortier — il faut aussi prendre des projectiles bien étudiés, caractérisés par leur forme, leur poids, leur charge en explosif, etc.

Cette question fera l'objet d'un article spécialement consacré à cet important sujet.

## L'HOPITAL DES AUTOMOBILES du Front

Ainsi que nos admirables « poilus », les automobiles du service des armées sont atteintes par le feu de l'ennemi. Et, comme on en compte plus de 40,000 dans nos différents secteurs, il n'y a pas de jour où quelques-unes d'entre elles ne reçoivent soit des éclats de marmite, soit une bombe, soit une pluie de balles, sans parler des divers accidents dus à la nature du sol, à l'encombrement des routes.

Lorsque l'automobile n'a que des avaries légères, elle est réparée dans les petits ateliers des parcs d'armées. Mais lorsqu'elle est gravement touchée, il faut l'évacuer sur l'arrière, où l'on visitera soigneusement ses organes avant de lui faire subir les différentes opérations qui la remettront complètement à neuf. Car, si une auto peut être blessée tout comme un homme, il suffit de remplacer les parties atteintes pour qu'elle se remette à dévorer des kilomètres avec la même promptitude qu'auparavant. Tout se résume ici à une question de prix de revient.

Il n'y aura, en effet, bénéfice pour l'Etat à faire réparer une voiture qu'autant que le prix complet de la réparation sera inférieur au prix de réquisition d'une automobile de même rendement.

Or il est agréable de constater que le service chargé de ces réparations fonctionne si bien qu'il fait réaliser à l'Etat une économie moyenne de plus de cinq mille francs par voiture, soit environ 600.000 fr. par mois pour sa production actuelle.

Quoique dépendant de la zone des armées et non pas du camp retranché, ce service est à Paris... tout là-bas, très loin, au haut de la rue de Bagnole, derrière la gare de Charonne.

Et c'est sur la gare de Charonne que sont évacuées toutes les automobiles blessées de la zone des armées, où le service compétent vient les chercher chaque jour, pour ne les renvoyer qu'en parfait état.

Voyons maintenant comment fonctionne ce service.

Les envois des armées sont irréguliers. Il fallait donc trouver un endroit où deux cents voitures environ pourraient attendre, ce qui constituerait un régulateur. Là, l'atelier se fournirait suivant les besoins de sa production.

Comme il était impossible d'avoir un terrain couvert assez spacieux pour contenir tant de voitures, l'autorité militaire a réquisitionné tout près de la gare de C... un immense terrain nu, mais entouré de palissades, qu'elle fait garder à l'intérieur par des soldats portant le fusil chargé. Il est évident que, pendant qu'elles restent en ce dépôt, les voitures sont exposées aux intempéries. Mais leurs capots et leurs capotes sont, bien entendu, baissés. Et, d'ailleurs, les automobiles ne sont pas faites pour craindre outre mesure la pluie et le froid, mais bien pour les braver.



Chaque jour, donc, quatre ou cinq voitures quittent ce dépôt pour entrer à l'atelier de réparations.

Cet atelier, qui contient une centaine de voitures en réparation, démontage, attente, etc., outillé et bien aéré, occupe deux cent cinquante ouvriers militaires tous spécialisés dans leur partie. Les équipes d'ajustage ne sont composées que d'ajusteurs de métier, de même pour les équipes de forgerons, d'électriciens, de menuisiers, de carrossiers, de selliers, de peintres, etc., etc.

L'officier qui dirige cette véritable usine a été plusieurs fois blessé à l'ennemi. Technicien de grand mérite, il était avant la guerre ingénieur en chef d'une de nos plus importantes maisons de construction automobile.

Rappelé du front pour créer cette organisation qui n'existait pas, il a si bien su faire comprendre à ses hommes l'impérieux devoir de travailler de toutes leurs forces que ceux-ci, dans les moments de presse, donnent jusqu'à quinze heures d'efforts quotidiens.

Le véritable intérêt de cet atelier militaire est de faire réaliser des économies en employant utilement des ouvriers qui ne reçoivent que leur prêt normal de cinq sous par jour.

Tout étant refait ou fabriqué sur place, depuis les coussinets et les boulons jusqu'aux pièces les plus importantes, on arrive par voiture à des prix de réparation qui n'atteignent pas, tout compris, une moyenne de 1.000 fr. La valeur de la voiture, au moment de son entrée à l'atelier étant également très faible, la différence entre ces deux prix et celui d'une réquisition nouvelle pour une voiture de même rendement, constitue l'économie de 5.000 fr. par automobile dont nous parlions tout à l'heure. Et comme l'atelier remet à neuf quatre ou cinq voitures par jour, nous arrivons au total annoncé de 600.000 fr. par mois.

## LA DIMINUTION DU CHOMAGE à Paris.

L'activité des usines de guerre, qui a déjà contribué à réduire dans de grandes proportions le chômage à Paris, doit pouvoir, par l'utilisation de la main-d'œuvre féminine, procurer du travail à tous ceux qui en cherchent.

Dans la période comprise entre le 23 septembre et le 24 octobre 1914, Paris comptait 220.655 titulaires de cartes de chômage. Un grand nombre de ces chômeurs avaient à leur charge soit des parents infirmes ou âgés, soit des enfants trop jeunes pour travailler. Des indications précises permettent d'évaluer à 257.435 le total des personnes qui, au moment où la crise de chômage arrivait au maximum d'intensité, se trouvaient, du fait de la guerre, sans ressources et sans gagne-pain.

C'était au lendemain des batailles victorieuses de la Marne; on pouvait croire alors que Paris ne se relèverait pas de longtemps du trouble apporté par l'invasion dans le fonctionnement des multiples rouages qui constituent la vie sociale. Sans doute, dès le 7 août, la ville de Paris avait pris les dispositions nécessaires pour donner des allocations provisoires aux familles des mobilisés et, le soir même, une somme de 2.400.000 fr. était distribuée sous forme d'allocations de 1 fr. par femme et de 50 centimes par enfant. Personne n'a oublié alors le spectacle que présentait Paris, où la foule des assistés, digne, grave, calme devant le danger, se pressait à la porte des bureaux de bienfaisance, et où des familles, riches la veille encore, acceptaient des secours de 5 et de 10 fr. pour parer au plus pressé. Rien n'avait été préparé, il fallut tout improviser. Dans tel arrondissement parisien, comptant 500.000 habitants, il ne restait, pour faire face au formidable travail de la distribution des secours, qu'un chef de bureau et un employé.

On craignit un instant de ne pouvoir faire imprimer assez rapidement les cartes de chômage, les circulaires et divers autres papiers administratifs, beaucoup d'imprimeurs étant mobilisés. Mais tous les travaux d'impression furent effectués en quatre jours; dans chaque quartier, grâce au patriotique dévouement de tous, l'organisation de bureaux de secours devint aisée, et le maniement de sommes considérables, confié à des hommes de bonne volonté, fonctionnaires improvisés dont on n'avait pas le temps de rechercher les antécédents, ne

donna lieu à aucune plainte, et l'on peut dire qu'à part deux cas, portant sur des sommes insignifiantes de deux ou trois cents francs, aucune malversation n'a été commise. Il faut rendre cet hommage à la probité populaire.

Ainsi, les maisons de commerce, les usines, les ateliers, déjà vidés par la mobilisation, se trouvaient menacés des deux sexes, dont la plupart n'avaient point touché de salaire depuis l'ouverture des hostilités, pouvaient craindre que cet état de choses ne se prolongeât pendant toute la durée de la guerre.

Or il ressort de chiffres officiels que le chômage, à partir du 9 novembre 1914, a diminué avec une rapidité croissante. Dans la période comprise entre le 14 février et le 1<sup>er</sup> mars 1915, le nombre des chômeurs n'était déjà plus que de 150.864, soit en diminution de 69.791 sur le nombre des cartes de chômage délivrées quatre mois plus tôt. Ces 150.864 cartes se décomposent ainsi : allocations au-dessus de 40 fr. : 7.482 ; allocations au-dessous de 40 fr. : 143.382.

La diminution du chômage à Paris s'accentue depuis cette époque. Pour la période comprise entre le 21 novembre et le 14 décembre 1915, le nombre des chômeurs des deux sexes n'est plus que de 79.447, ainsi décomposé : allocations au-dessus de 40 fr. : 1.873 ; au-dessous de 40 fr. : 77.574. Cela fait donc une diminution de 71.417 cartes sur le nombre constaté officiellement au 1<sup>er</sup> mars, et de 141.208 sur celui des chômeurs au lendemain des combats de la Marne.

C'est le 20<sup>e</sup> arrondissement où le chômage, pour des causes diverses, est actuellement le plus élevé, avec 12.000 personnes sans travail. Il y a 10.400 chômeurs dans le 18<sup>e</sup> arrondissement, et 9.000 dans le 11<sup>e</sup>. Si l'on examine les tableaux de recensement par catégorie de professions, on constate que les hommes ont, en général, trouvé plus facilement du travail que les femmes.

Pour certaines professions, comme dans l'industrie de l'habillement, le nombre des chômeurs, qui était considérable au début de 1915 (plus de 40.000), a diminué de près de moitié. Dans la verrerie, la céramique, les industries des cuirs et peaux, le nombre des chômeuses a diminué presque aussi vite que celui des chômeurs.

La catégorie la plus éprouvée par le ralentissement des affaires est celle des domestiques, bonnes, femmes de ménage, femmes de charge, femmes de chambre, etc. En neuf mois, sur trente mille chômeuses, 5.257 seulement ont trouvé du travail régulier, et ce chiffre est encore supérieur à celui des chômeurs (4.527), qui ont réussi à se placer dans le même temps. Mais, bien que le trouble économique demeure profond, un grand nombre de signes peuvent être notés, attestant qu'en réalité, dans le pays, la vitalité industrielle et commerciale se manifeste chaque jour avec plus de force.

## La Balle qui mettra le feu aux Zeppelins

Mr. J.-A. Sambrook, habitant bien connu de Ellesmere Port, vient de perfectionner après bien des mois d'expérience un engin qu'il prétend être un moyen efficace d'offensive contre les zeppelins. Un zeppelin peut continuer à flotter, bien que percé d'en bas, parce que la fuite de gaz est infinitésimale, et le but de cette invention est de percer un zeppelin par le sommet et d'enflammer en même temps les gaz qui s'échappent.

Cette arme nouvelle est une balle de forme ordinaire, chargée avec une préparation spéciale connue de l'inventeur seul. Progressant avec une vitesse énorme, elle émet une queue d'étincelles et, en pénétrant dans le zeppelin, ces étincelles allument les gaz et causent l'incendie, mettant également le feu aux gaz qui s'échapperont à la sortie. Cette balle peut être tirée avec des fusils ordinaires, mais convient particulièrement aux mitrailleuses contre avions.

La durée de son efficacité est de douze secondes, mais sa trajectoire est de plusieurs milliers de pieds pendant ce temps.

## La main-d'œuvre féminine

A propos d'un projet de mobilisation des femmes.

Une note publiée dans les journaux de Vienne annonçait récemment que le commandement supérieur autrichien va faire participer les femmes au travail : de l'arrière, espérant ainsi augmenter le rendement de certaines industries qui périclitent faute de main-d'œuvre et remplacer, dans les ateliers, les hommes pouvant être envoyés au front. A cette nouvelle, une Parisienne qui a longtemps dirigé un important journal féministe de Paris, a manifesté un regret : « Allons-nous donc nous laisser devancer par nos adversaires dans l'utilisation des femmes pour la défense nationale comme sur tant d'autres points ? Cela serait d'autant plus regrettable que l'idée est française et vieille de plus d'un siècle. Sa marraine fut une femme plus connue pour sa beauté, son élégance et sa bonté que pour ses qualités intellectuelles, pourtant fort remarquables : la marquise de Fontenay qui, plus tard, devint M<sup>me</sup> Tallien ». En effet, par une lettre datée du 5 floréal de l'an II, cette femme célèbre demanda à la Convention « d'ordonner » que les femmes non mariées et sans enfants fussent astreintes à servir pendant un temps indéterminé, là où il y a des soins à donner, des misères à combattre, des douleurs à consoler, pour « s'exercer sous les lois d'un régime organisé, à toutes les vertus que la société est en droit d'attendre d'elles ».

M<sup>me</sup> Tallien, comme toutes celles qui ont, depuis, soutenu la même thèse — sans plus de succès, d'ailleurs — voyait donc, dans le service obligatoire qu'elle réclamait, non seulement un avantage pour la société, mais une salubre école pour le caractère féminin. La Convention accorda à sa proposition une « mention très honorable », mais la renvoya aux commissions d'instruction et de salut public, ce qui, alors comme aujourd'hui, équivalait à un enterrement.

Il est évident que le système préconisé par M<sup>me</sup> Tallien aurait déjà, heurté encore à présent tous les principes d'éducation en usage dans notre pays.

D'abord, la seule idée d'un « service obligatoire » effraie. Il ne doit pas, pourtant, être compris par les femmes dans son acception militaire. Notre confrère féministe est elle-même d'avis de ne pas introduire de femmes pour l'instant dans aucune des organisations demeurées exclusivement militaires. « Ce n'est point en pleine guerre, dit-elle fort justement, qu'il faut risquer des expériences de ce genre; c'était en temps de paix qu'il fallait le tenter. Alors l'on eût dû, comme nous le demandons, exercer obligatoirement les femmes aux services sanitaires, aux services de l'intendance et des bureaux où sont maintenant immobilisés tant d'hommes valides que réclament des emplois plus virils. Pour l'instant, l'essai n'est point à faire. Les femmes inexpérimentées ne pourraient qu'ajouter, à tant d'incompétences chaque jour constatées, des incompétences nouvelles. Ce serait augmenter le gâchis, ce serait un réel danger. »

Mais dans les administrations et dans les ateliers, le remplacement des hommes par des femmes s'impose immédiatement. Là, le flottement qui se produira fatalement, comme il s'en produit à tous les changements de main-d'œuvre, n'aura, au point de vue de la défense nationale, aucun des inconvénients qu'il pourrait avoir dans les services militaires où, actuellement, les minutes comptent et, cette facilité d'assimilation que l'on s'accorde à reconnaître aux femmes aidant, tout ira vite pour le mieux dans des organisations où, aujourd'hui, chacun prétend que tout va mal.

Des femmes dans les emplois sédentaires de la guerre.

Le ministre de la guerre, préoccupé de rendre à leurs véritables fonctions le plus grand nombre possible de militaires, demande qu'on recherche tous les emplois susceptibles d'être confiés à des femmes aussi bien dans les services administratifs que dans les usines travaillant pour l'armée.

Les correspondances doivent être adressées : « Ministère de la guerre, Bulletin des armées, Paris ». Les manuscrits ne sont pas rendus.

# LE TABLEAU D'HONNEUR

## CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Soldat PRUVOST, 151<sup>e</sup> d'infanterie : a été tué en sautant courageusement le parapet sous le feu des mitrailleuses pour se porter au secours d'un soldat blessé.

Maréchal des logis MONTSARRAT, 3<sup>e</sup> d'artillerie : évadé de Mulhouse, on il avait été arrêté à la mobilisation, s'est distingué en Lorraine, en Woivre et en Belgique par des faits brillants. Gravement blessé en Belgique dans une position avancée, est revenu sur le front sans prendre de congé d'convalescence. Le 27 juillet 1915, pendant un bombardement intense réglé par avion, s'est offert spontanément pour réparer un fil téléphonique coupé en trois endroits et a parcouru la ligne avec un superbe mépris du danger.

Lieutenant BARIL, 3<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : n'a cessé pendant toute la campagne de faire preuve de la plus grande bravoure; grièvement blessé le 15 mai 1915, a donné à la compagnie qu'il commandait un bel exemple d'endurance et d'énergie.

Lieutenant-colonel LAUREAU, à l'état-major d'une armée : a fait preuve des plus belles qualités militaires dans le commandement d'un bataillon puis d'un régiment, à la tête duquel il a été blessé. A peine remis de sa blessure, a repris du service dans un état-major d'armée, où il dirige un important service, avec autant de compétence que de dévouement.

Sous-lieutenant HENRY, 104<sup>e</sup> d'infanterie : tout jeune sous-lieutenant Saint-Cyrien, arrivé au front depuis deux mois, s'est montré d'un zèle, d'un sang-froid et d'une bravoure admirables. S'est placé à la tête de sa section les 26 et 27 février, à l'attaque de tranchées allemandes. A été tué le lendemain 28, d'une balle au front en faisant la reconnaissance de la tranchée que devait attaquer sa compagnie, dont tous les autres officiers étaient tombés et dont il venait de prendre le commandement.

Sergent BIENVENU, 101<sup>e</sup> d'infanterie : sous-officier plein d'entrain et de courage. Blessé une première fois le 12 septembre 1914, et revenu sur le front peu après, a été frappé mortellement le 27 février 1915, en entraînant ses hommes à l'attaque d'une tranchée ennemie.

Lieutenant PAGES, 80<sup>e</sup> d'infanterie : instituteur primaire, commandant de compagnie depuis le 20 mars. Déjà cité à l'ordre de la division. D'un dévouement et d'une bravoure qui faisaient l'admiration de tous. Tué le 30 juillet, au cours d'une reconnaissance faite à un poste d'écoute placé sur la crête d'un entonnoir violemment bombardé par l'ennemi.

Sergent CHEMINANT, 2<sup>e</sup> génie : après avoir fait enlever la charge d'un fourneau allemand, a exploré la galerie ennemie et a reconnu l'emplacement d'un deuxième fourneau, dont il a pu couper les mises de feu, a fait disposer un fourneau pour la destruction des travaux ennemis et a été légèrement blessé par les projections de terre de ce fourneau le 26 juillet 1915. La reconnaissance de la galerie ennemie était particulièrement dangereuse, les Allemands préparant assez fréquemment des fourneaux conjugués par rampes greffes sur un même rameau d'origine.

Sapeur mineur PONS, 2<sup>e</sup> génie : travaillant en tête d'une galerie de mine, a rencontré une galerie de mine ennemie, qui était chargée et bourrée; a volontairement continué son travail difficile et dangereux; est parvenu à dégrader le coffrage et une partie du bourrage, a réussi à trouver les mises de feu qu'il a coupées et a continué à déboucher jusqu'à ce qu'il ait rencontré la chambre aux poudres le 26 juillet 1915.

Capitaine VEILLON, 6<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : officier remarquable d'énergie et de sang-froid, a brillamment enlevé sa compagnie à l'assaut et quoique grièvement blessé a tenu à aller rendre compte personnellement à son chef de bataillon de la situation avant de quitter le champ de bataille.

Capitaine MICHAUD, 1<sup>er</sup> d'artillerie : officier d'une activité, d'une énergie et d'une compétence remarquables : désigné pour diriger un groupement important de contre-batteries, a su les employer avec une habileté consommée et en a obtenu de merveilleux résultats.

Lieutenant BOULANGER, 52<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : officier d'une rare distinction, modeste accompli du devoir, ayant fait preuve des plus belles qualités militaires depuis le début de la campagne; a été glorieusement frappé le 15 juin, chargeant en tête de sa compagnie qu'il entraîna à l'assaut de bois puis amenant défendus.

Lieutenant ANTONNY, 23<sup>e</sup> d'infanterie : n'a pas cessé, depuis le début de la campagne, de se distinguer par son courage, son entrain et sa belle humeur dans les situations les plus difficiles, notamment au combat du 15 juillet, a fait preuve de ses brillantes qualités militaires et en a imposé à tous par son absolu mépris du danger.

Lieutenant DONAT, 6<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : commandant sa compagnie à l'attaque d'une position ennemie fortement organisée, l'a brillamment entraînée à l'assaut par sa bravoure et son mépris du danger.

Lieutenant BOZARD, état-major de l'artillerie divisionnaire : d'une activité inlassable et d'un dévouement à toute épreuve; joint, à ses qualités de brillant artilleur de montagne, celles d'un organisateur remarquable; a, en particulier, créé, dans une région particulièrement difficile, un réseau de communications qui a rendu les plus grands services dans les derniers combats.

Lieutenant COUREAU, état-major de l'artillerie divisionnaire : officier de haute valeur, ayant commandé successivement avec une rare compétence, une section de montagne et une batterie d'artillerie lourde; chargé de la direction du tir dans les derniers combats, a rempli superbement sa mission et a largement contribué aux succès obtenus.

Sous-lieutenant DE BENOIST, 7<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : modèle de courage et de sang-froid; blessé à trois reprises en portant en avant ses hommes sous un feu violent, n'a cessé d'être, pendant quatre jours passés, avec son détachement à l'intérieur des lignes ennemies, un exemple remarquable d'énergie calme et souriante.

Sous-lieutenant PASQUER, 13<sup>e</sup> rég. d'infanterie : au moment où l'ennemi prononçait une attaque et bombardait violemment nos positions, a mis sa section de mitrailleuses en batterie à découvert sur le parapet des tranchées et a brisé net l'effort de l'adversaire; blessé grièvement, est revenu prendre, après un pansement sommaire, le commandement de sa section jusqu'à la fin du combat.

LA 1<sup>re</sup> SECTION DE LA 1<sup>re</sup> COMPAGNIE DU 6<sup>e</sup> BATAILLON DE CHASSEURS, sous le commandement du sous-lieutenant GUILLON : dans un élan admirable, est partie à l'assaut d'une tranchée ennemie, l'a enlevée en faisant de nombreux prisonniers, et, continuant sa progression, est arrivée à une deuxième tranchée où elle s'est maintenue avec opiniâtreté, sous un feu violent de bombes, de grenades et d'obus.

Médecin inspecteur HASSLER : dirige avec la plus remarquable compétence le service de santé d'une armée. D'une activité inlassable, sans souci du danger, donne à tous ses subordonnés l'exemple du dévouement le plus éclairé.

Lieutenant-colonel BIGEARD, 22<sup>e</sup> d'infanterie : à la tête d'un régiment de réserve a montré, dans la période du 21 au 30 août 1914, un esprit de discipline, un sang-froid et une bravoure au-dessus de tout éloge; par son exemple, a su obtenir de sa troupe le maximum d'efforts et une belle attitude au feu.

Capitaine BODIGUEL, 23<sup>e</sup> d'infanterie : a fait preuve sans cesse, depuis le début de la cam-

pagne, des plus belles qualités d'intégrité et de commandement; le 16 juillet a puissamment contribué, par son sang-froid, sa belle humeur et son énergie, à repousser une attaque ennemie, et à maintenir le moral de ses hommes épuisés par un séjour particulièrement pénible dans les tranchées.

Capitaine HALAIS, 5<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : s'est sacrifié pour dégager son bataillon menacé d'être enveloppé, en abordant l'ennemi à la baïonnette, avec une fraction de sa compagnie, sous un feu terrible, a pleinement réussi sa mission, a été mortellement blessé.

Capitaine GIRARD, 28<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : entraînant brillamment sa compagnie à l'assaut, et blessé une première fois par un coup de feu tiré à bout portant, n'a pas voulu quitter ses chasseurs et en a conservé le commandement jusqu'au moment où la jambe broyée par un obus, il fut mis hors de combat. Par sa force d'âme et son énergie, a contribué, au prix de sa vie, au succès du combat.

Capitaine KUHNMUNCH, 6<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : a été grièvement blessé en assurant personnellement l'organisation de sa compagnie sous un violent bombardement, donnant à tous un superbe exemple de courage et de mépris du danger.

Chef de bataillon DUCHAT, 4<sup>e</sup> tirailleurs : officier d'élite qui a mené remarquablement son bataillon, le 16 juin, à l'attaque des tranchées allemandes et s'y est maintenu malgré un feu violent. A été grièvement blessé.

Chef de bataillon AUBE, 1<sup>er</sup> IN, 4<sup>e</sup> tirailleurs : chef de bataillon énergique. Le 15 juin, a entraîné son bataillon à l'attaque des tranchées allemandes, qu'il a enlevées malgré un feu violent et où il s'est maintenu pendant deux jours en repoussant toutes les contre-attaques ennemies.

Capitaine LUCAS, 7<sup>e</sup> tirailleurs : a montré une rare bravoure le 9 mai. Ayant atteint l'objectif fixé, s'y est énergiquement maintenu malgré les contre-attaques ennemies restant debout pour donner confiance à ses hommes. A été ainsi grièvement blessé; surmontant sa douleur est resté à son poste pour s'assurer le commandement et maintenir le calme.

Lieutenant CECCALI, 1<sup>er</sup> étranger : blessé le 15 juin, a fait preuve d'une grande énergie en prenant le commandement de sa section aussitôt après s'être fait soigner. A entraîné vigoureusement sa section en avant sans rien laisser paraître de sa souffrance. A ensuite pris le commandement de la compagnie et l'a maintenue avec calme sur la position pendant une contre-attaque de nuit.

Médecin-major VENDEUVRE, 7<sup>e</sup> tirailleurs : s'est dépensé sans compter, pendant toute la campagne. Les 16, 17 et 18 juin, est resté en première ligne, sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses, pour assurer le fonctionnement du service. Par son activité inlassable et par l'ascendant exercé sur ses hommes, est arrivé à secourir et à évacuer de nombreux blessés dans des circonstances particulièrement critiques.

Capitaine NORMAND, 4<sup>e</sup> tirailleurs : officier d'une rare énergie, qui, le 16 juin, a enlevé brillamment sa compagnie à l'attaque des tranchées allemandes. A atteint la deuxième ligne et s'y est maintenu malgré de violentes contre-attaques après en avoir organisé la défense.

Capitaine GIANNARDI, 4<sup>e</sup> tirailleurs : commandant la compagnie de tête du régiment l'a brillamment enlevée le 16 juin pour la porter à l'attaque des tranchées allemandes qu'il occupait deux minutes après. A progressé ensuite sans arrêt pour atteindre le but qui lui était assigné et y parvenait malgré le terrible feu d'enfilade et les pertes subies. Blessé sérieusement. Officier d'une rare énergie.

Capitaine CHAPPE, 4<sup>e</sup> tirailleurs : a mené, le 16 juin, à la tête de sa compagnie, une attaque furieuse à travers trois lignes allemandes,



se maintenant droit sur son objectif bien que son flanc gauche fût complètement découvert. Défilant pendant un kilomètre devant les mitrailleuses allemandes, avec ce qui lui restait de tirailleurs, est venu prendre un commandement dans la ligne la plus avancée nouvellement conquise.

Lieutenant VACHER, 7<sup>e</sup> tirailleurs : pendant la journée du 17 juin, par sa calme énergie et son exemple, su maintenir en terrain découvert, sous un feu extrêmement violent d'artillerie, sa section qui comptait cependant nombre de jeunes soldats n'ayant jamais vu le feu.

Sous-lieutenant PERRIER, 1<sup>er</sup> étranger : grièvement blessé en portant sa section de mitrailleuses sur la chaîne des tirailleurs au moment où une contre-attaque ennemie menaçait la position qui venait d'être enlevée. A fait preuve, en toutes circonstances, d'une cranerie remarquable.

Lieutenant PRUNET, 7<sup>e</sup> tirailleurs : officier des plus méritants, ayant fait toute la campagne. Les 16, 17 et 18 juin, a secondé parfaitement son chef de corps dans l'attaque, puis dans l'organisation de la position conquise et particulièrement difficile à tenir sous des feux croisés d'artillerie et d'infanterie. S'est acquitté des diverses missions de reconnaissance et de liaison dont il était chargé avec un courage et une bravoure remarquables.

Lieutenant RAICHLEN, 4<sup>e</sup> tirailleurs : officier d'élite qui, le 15 juin, a été grièvement blessé au moment où il allait porter la compagnie qu'il commandait à l'attaque des tranchées ennemies.

Médecin aide-major DARTIGOLLES, 8<sup>e</sup> zouaves : médecin dévoué et courageux. Les 16 et 17 juin s'est donné tout entier à ses blessés, s'exposant pour les panser jusque sous les premières lignes et sous un feu violent.

Lieutenant GALLOCHON, 1<sup>er</sup> étranger : officier brillant et énergique. Blessé dans la nuit du 16 au 17 juin, est resté à son poste et a continué à commander sa section sur un point très exposé de la première ligne.

Lieutenant ARRESTAT, 8<sup>e</sup> zouaves : le 22 juin, s'est élancé à la baïonnette à l'attaque des tranchées ennemies fortement défendues, s'en est emparé et s'y est maintenu malgré deux retours offensifs de l'ennemi.

Sous-lieutenant RENIER VIAL, 8<sup>e</sup> zouaves : le 16 juin a conduit comme d'habitude sa section à l'assaut avec un courage et une bravoure qui ont fait l'admiration de tous. A été blessé, mais n'a quitté le champ de bataille qu'après avoir passé au sergent qui le remplaçait tous les renseignements utiles pour la progression en avant.

Lieutenant BELOT, 8<sup>e</sup> zouaves : ayant pris, le 16 juin, le commandement de sa compagnie, l'a brillamment entraînée jusqu'aux tranchées ennemies, au-delà desquelles il l'a maintenue malgré de violentes contre-attaques. Glorieusement tué en donnant ses ordres pour l'occupation du terrain conquis.

Adjudant-chef COSTANTINI, 8<sup>e</sup> zouaves : remplissant les fonctions d'adjudant de bataillon s'est employé en un moment critique à seconder les officiers du bataillon après le brillant assaut du 16 juin. A très efficacement contribué par son attitude énergique à repousser une contre-attaque sérieuse et a été très grièvement blessé.

Capitaine FAURE, 8<sup>e</sup> zouaves : le 16 juin a entraîné brillamment à l'assaut le bataillon qu'il commandait et a fait preuve pendant tout le combat d'un sang-froid et d'une bravoure admirables. Glorieusement blessé, en se portant en avant, sous un feu violent.

Capitaine VESPERINI, 8<sup>e</sup> zouaves : le 16 juin au début de l'action, a porté brillamment sa compagnie à l'attaque des positions allemandes. A pris le commandement du bataillon et y a fait preuve des plus belles qualités.

Lieutenant DANQUIGNY, 8<sup>e</sup> zouaves : le 16 juin, a enlevé sa compagnie d'une façon particulièrement brillante pour la porter à la baïonnette contre une violente attaque allemande. Tué glorieusement au cours de la charge.

Lieutenant LESCHI, 8<sup>e</sup> zouaves : a fait preuve pendant les trois journées, 1<sup>er</sup>, 17 et 18 juin, d'une rare énergie. Quoique malade, a maintenu son peloton dans un ordre parfait sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses, encourageant ses hommes, remontant leur moral et contribuant ainsi puissamment au maintien de la position conquise.

Lieutenant-colonel PAYERNE, état-major d'une division : a enlevé brillamment un village le 30 août à la tête de son bataillon. A pris le commandement de son régiment en pleine attaque s'emparant du 26 au 29 septembre de plusieurs positions ennemies. Grièvement blessé le 6 novembre au cours d'une contre-attaque, est revenu sur le front, à peine guéri, et s'est signalé à nouveau comme chef d'état-major d'une division dans les combats du 26 avril au 27 mai.

Lieutenant VALENTINI, 4<sup>e</sup> zouaves et tirailleurs : a constamment donné l'exemple du courage et du sang-froid. Blessé mortellement le 20 septembre 1914 en procédant à l'organisation d'une position sous un feu violent d'artillerie, ne s'est laissé emporter qu'après avoir transmis minutieusement le commandement de sa section.

Sous-lieutenant PERRIN, 4<sup>e</sup> zouaves et tirailleurs : officier plein d'entrain et de dévouement, commandait sa compagnie depuis trois semaines avec une réelle autorité. Le 18 mai, a été tué d'une balle en se portant au secours d'un tirailleur blessé.

Sergent SOULIER, 4<sup>e</sup> zouaves et tirailleurs : depuis le début de la campagne a toujours donné l'exemple d'une grande bravoure et d'un mépris complet du danger. Le 22 septembre, sa section ayant été très éprouvée, a ramené son matériel au camp et rapportant lui-même une pièce. Le 13 mai 1915, sous un feu intense d'artillerie, s'est porté rapidement en première ligne avec une de ses pièces et a contribué à arrêter une attaque ennemie.

Sergent-major VILLANOVA, 4<sup>e</sup> zouaves et tirailleurs : blessé mortellement le 22 septembre en enlevant brillamment sa section à l'attaque d'une ferme. Ne s'est retiré qu'après avoir passé son commandement et rendu compte à son capitaine. A succombé cinq heures après au poste de secours.

Médecin-major VERDIER, infanterie coloniale du Maroc : depuis le début de la campagne, a montré en toutes circonstances un esprit méthodique, un zèle éclairé et le plus absolu dévouement. Dans les divers engagements auxquels le régiment a pris part, a donné à tout son personnel un bel exemple de courage et d'abnégation, notamment pendant les combats du 26 au 30 avril où il a réussi à évacuer rapidement de nombreux blessés, malgré des difficultés de toute sorte et un violent bombardement de son poste de secours.

Soldat LACOUPE, infanterie coloniale du Maroc : blessé le 27 avril 1915 en remplissant les fonctions d'agent de liaison au cours d'un violent bombardement. Mort après deux mois de souffrances très vives, a fait preuve jusqu'au dernier moment d'un moral admirable et d'un esprit militaire très élevé.

Sous-lieutenant GENTILLEAU, 263<sup>e</sup> d'infanterie : officier très énergique. A maintenu son peloton dans une tranchée avancée violemment attaquée. Le 17 décembre est allé avec un magnifique mépris de la mort soigner un de ses hommes tombé en terrain découvert.

Sergent DE BIZEMONT, 263<sup>e</sup> d'infanterie : s'est montré héroïque à la bataille de la Marne ; le 8 septembre, a arraché un caisson de munitions des mains de l'ennemi ; le 9 septembre, a maintenu hardiment sa section sur une position importante et périlleuse où il fut très grièvement blessé.

Sergent ARCHAMBAULT, 263<sup>e</sup> d'infanterie : est brave jusqu'à la témérité et a su communiquer à ses hommes son courage et son énergie. A plusieurs fois relevé des blessés en avant des lignes. A été blessé le 31 octobre en reconnaissant seul des tranchées allemandes.

Caporal LOCHET, 263<sup>e</sup> d'infanterie : a pris spontanément sous un feu meurtrier le commandement de son escouade dont le caporal venait d'être blessé et a entraîné ses camarades à l'assaut victorieux des tranchées allemandes, par le magnifique exemple de son énergie et de son entrain.

Soldat COINDEAU, 263<sup>e</sup> rég. d'infanterie : séparé au moment d'une attaque de son groupe téléphoniste a spontanément couru au combat. A été tué.

Adjudant-chef GODEFROY, 290<sup>e</sup> d'infanterie : étant sergent, a pris, pendant le combat du 9 septembre 1914, dans les circonstances les plus critiques, le commandement d'une section presque entourée de toutes parts. A réussi à la dégager, a fait tête à l'ennemi et

ne s'est replié que sur l'ordre formel d'un chef de bataillon.

Sergent THABAULT, 290<sup>e</sup> d'infanterie : gradé d'un courage hors ligne. Blessé grièvement, le 27 avril 1915, est tombé en s'écriant : « Tas de brigands, ils ne m'ont pas laissé le plaisir de les charger à la baïonnette. »

Canonier BOUOLLEAU, 49<sup>e</sup> d'artillerie : jeune soldat de la classe 1914, grièvement blessé, le 9 mai, à son poste de pointeur, a montré un calme et un sang-froid remarquables, donnant à tous un exemple brillant d'abnégation et d'esprit du devoir.

Sous-lieutenant HUGON, 49<sup>e</sup> d'artillerie de campagne : le 26 septembre a dirigé avec beaucoup de sang-froid, le tir d'une pièce à 600 mètres des tranchées ennemies en observant du haut d'un arbre où il était en butte au feu violent d'une mitrailleuse. N'a quitté ce poste et la position qu'après que l'attaque ennemie a été repoussée, presque tout son personnel ayant été mis hors de combat. Blessé le 13 novembre, est revenu au front avant guérison complète.

Lieutenant HEFFLER, 79<sup>e</sup> territorial d'infanterie : dispensé par ses fonctions de rejoindre à la mobilisation a été envoyé au front sur sa demande. N'a cessé de donner dans des circonstances particulièrement difficiles le plus bel exemple de sang-froid, de courage et de dévouement. Blessé grièvement le 14 novembre 1914 à son poste de combat dans la tranchée, est mort des suites de ses blessures le 15 novembre, après avoir vaillamment supporté l'amputation d'un pied.

Marschal des logis VIOLET, escadron M.F. 55 : a effectué depuis le début de mai un grand nombre de vols au-dessus de l'ennemi, principalement pour l'exécution de bombardements dont plusieurs ont été très efficaces. A lancé environ 100 obus et 15.000 flechettes. A eu son appareil atteint à dix reprises d'obus et de tirs de l'artillerie ennemie. Les 2 et 26 juillet, malgré un feu violent qui le maintenait presque sur place, est resté pendant plus de trois quarts d'heure sous un feu intense pour permettre la prise de photographies importantes.

Sergent COUTANT, escadron M.F. 55 : pilotant un appareil affecté au réglage de l'artillerie lourde, a dû accomplir sa mission, se maintenant chaque fois au-dessus de l'objectif pendant une longue durée et sous un feu intense qui a fréquemment atteint son appareil. Le 20 juillet, malgré un vent violent qui l'immobilisait presque et bien que l'avion eut subi de graves avaries, a assuré la bonne exécution d'un réglage de 9<sup>e</sup> qui a duré plus d'une heure.

Sous-lieutenant JANET, escadron M.F. 55 : observateur d'artillerie de premier ordre. A exécuté pour le compte de l'artillerie lourde un grand nombre de réglages qu'il a tous menés à bien malgré l'intensité du tir dirigé contre lui et bien que l'appareil qu'il montait eut été fréquemment atteint. En particulier le 20 juillet a effectué un réglage efficace de 9<sup>e</sup> qui a duré plus d'une heure, quoique son avion, presque immobilisé par la violence du vent, eut subi de graves avaries.

Sergent DUBLOT, 8<sup>e</sup> zouaves : ayant été à la suite d'un combat acharné amené à prendre le commandement d'un peloton de la compagnie a fait preuve d'un courage admirable, d'une énergie exceptionnelle et d'un sang-froid continu en s'opposant par des manœuvres habiles à trois contre-attaques particulièrement vigoureuses de l'ennemi.

Caporal YOCER BEN MOHAMED KE-RAUD, 4<sup>e</sup> tirailleurs : s'est particulièrement distingué dans la nuit du 16 au 17 juin en occupant avec son escouade un élément de tranchées à moins de cent mètres de l'ennemi.

Sergent MORIN, 8<sup>e</sup> zouaves : le 16 juin, a pris le commandement de sa section en remplaçant le lieutenant blessé. L'a brillamment conduite à l'assaut sous un feu violent. A repoussé plusieurs contre-attaques en s'élancant à la baïonnette sur l'ennemi.

Sergent LAZREG MESSAOUD, 7<sup>e</sup> tirailleurs : blessé, au début de la campagne, et revenu au front, a montré la même ardeur. A entraîné ses hommes à l'attaque, le 9 mai et le 16 juin, avec une belle énergie. S'est maintenu sur la position conquise.

Caporal BUTHAUD, 8<sup>e</sup> zouaves : le 16 juin, très grièvement blessé à l'épaule par l'éclatement d'une bombe, a rassuré les hommes de son escouade qui voyaient le feu pour la première fois, disant : « Ne vous affolez pas,

les jeunes gens, ce n'est rien, reprenez vos places aux créneaux ! » Ne s'est laissé transporter au poste de secours que lorsque trois zouaves, blessés en même temps que lui, furent enlevés.

Adjudant-chef CANTEGREL, 4<sup>e</sup> tirailleurs : a montré au cours du combat du 16 juin, le plus bel exemple de courage et de sang-froid en assurant sous un feu des plus violents la transmission des ordres. A été grièvement blessé.

Sergent BAUDON, 8<sup>e</sup> zouaves : commandant une section, le 16 juin l'a entraînée brillamment à l'assaut des tranchées ennemies. Blessé par un officier allemand au cours du combat, l'a fait prisonnier de sa main.

Adjudant-chef LABERNEZE, 7<sup>e</sup> tirailleurs : très bon chef de section qui a fait preuve d'une énergie et d'une bravoure rare pendant toute la campagne. S'est distingué le 9 mai en prenant le commandement de sa compagnie restée sans officiers. Le 16 juin, a entraîné énergiquement ses hommes sous un feu violent, donnant l'exemple du calme.

Adjudant SALANON, 8<sup>e</sup> zouaves : a pris part aux combats des 16, 17 et 18 juin en remplissant d'excellente façon ses fonctions d'adjudant au chef de groupe. A donné à ses hommes un bel exemple de courage et de sang-froid, les maintenant à leur poste malgré un feu violent d'artillerie et d'infanterie.

Caporal MOHAMED BEN ALI BOULARES, 4<sup>e</sup> tirailleurs : a fait preuve de cranerie le 16 juin en se portant avec son escouade à 150 mètres en avant de la tranchée occupée par la compagnie pour surveiller le côté gauche de l'attaque afin d'éviter un retour offensif de l'ennemi qui occupait une tranchée à moins de 80 mètres de lui.

Sergent GHOBRIQUEN ALI BENAMMAR, 7<sup>e</sup> tirailleurs : excellent sous-officier d'une bravoure et d'un dévouement rares. S'est signalé au cours de la campagne par son mépris du danger, particulièrement le 28 janvier et le 9 mai 1915. Le 16 juin, a entraîné vigoureusement ses hommes à l'attaque et s'est énergiquement maintenu sur la position conquise malgré un feu violent.

Sergent-major CHAINTREAU, 4<sup>e</sup> tirailleurs : au cours des combats du 16 juin, ayant pris pied dans une tranchée ennemie, s'est organisé au-dessus du parapet une place de tir, lui permettant de tirer lui-même sur la partie de la tranchée encore au pouvoir des Allemands. A pu ainsi contenir le mouvement des grenadiers ennemis très agressifs.

Adjudant DEPETRO, 8<sup>e</sup> zouaves : le capitaine commandant la compagnie et le lieutenant ayant été tués, a rallié la compagnie, des zouaves d'autres unités et des tirailleurs qu'il avait sous la main. A pris le commandement et a continué le mouvement en avant en faisant preuve de beaucoup d'énergie et du sang-froid le plus complet.

Adjudant BOUTRON, 8<sup>e</sup> zouaves : le 16 juin, à peine remis de sa blessure, a entraîné sa section à l'assaut des tranchées ennemies, l'électrisant par sa belle conduite et son entrain.

Sergent BOUADJER BOULANOUAR, 7<sup>e</sup> tirailleurs : excellent sous-officier, énergique et plein d'allant. A fait toute la campagne. A vigoureusement entraîné ses hommes à l'attaque le 9 mai et le 16 juin. S'est énergiquement maintenu sur la position conquise.

Tirailleur IDDINE SAID, 7<sup>e</sup> tirailleurs : a donné l'exemple du calme le 9 mai et surtout les 16 et 17 juin, encourageant ses camarades par son exemple, sous un feu violent d'artillerie.

Sergent KEFS MOHAMED BEN MOHAMED, 7<sup>e</sup> tirailleurs : a conduit ses hommes à l'attaque les 9 mai et 15 juin avec un entrain remarquable. S'est énergiquement maintenu sur la position conquise.

Clairon TANGUY, 8<sup>e</sup> zouaves : le 16 juin, au cours d'une contre-attaque ennemie et dans une situation critique, a électrisé ses camarades en sonnant le refrain du régiment et la charge.

Médecin auxiliaire VILLEFARD DE LA GUERY, 8<sup>e</sup> zouaves : a rendu depuis le début de la campagne les plus grands services. Le 16 juin, a réussi à panser et à évacuer de nombreux blessés sous un feu intense. A fait preuve d'une remarquable bravoure et d'un complet mépris du danger.

Adjudant ESTEVE, 8<sup>e</sup> zouaves : Le 24 juin, voyant l'équipe de grenadiers presque épuisée a lancé personnellement près de 100 grenades,

ramassant les projectiles allemands non encore éclatés pour les rejeter sur l'ennemi. A contribué à enrayer plusieurs contre-attaques ennemies.

Sergent BOISSON, 8<sup>e</sup> zouaves : le 24 juin, à la tête d'un groupe de grenadiers, a défendu énergiquement une tête de boyau, attaquée avec fureur par l'ennemi pour couper nos communications. A su faire comprendre à ses hommes l'importance de ce poste et y est resté sous une grêle de grenades.

Soldat LEPEERS, 8<sup>e</sup> zouaves : soldat intrépide et courageux. Le 16 juin, a donné un superbe exemple à ses camarades, dans la marche en avant et à l'abordage des tranchées ennemies. Isolé avec deux camarades, à 40 mètres de l'ennemi qui attaquait de flanc, s'est vaillamment battu jusqu'au moment où il a été grièvement blessé.

Sous-lieutenant ROUSSELET, 8<sup>e</sup> zouaves : le 16 juin, a repoussé à la baïonnette une contre-attaque ennemie. Est mort héroïquement à la tête de ses hommes.

Sous-lieutenant CHABAU, 4<sup>e</sup> tirailleurs : blessé le 15 juin en première ligne d'une balle de shrapnell, n'en est pas moins, après un pansement sommaire, resté toute la nuit en avant des réseaux de fils de fer où sa section avait mission d'ouvrir des parallèles de départ. A pris part à l'attaque du lendemain ; blessé une deuxième fois légèrement à la hanche, a suivi toutes les phases de l'attaque, donnant le plus bel exemple d'énergie.

Sous-lieutenant GIROUD, 8<sup>e</sup> zouaves : grièvement blessé le 16 juin en entraînant à l'assaut sa compagnie dont il avait pris le commandement. Officier plein de calme et de courage.

Adjudant CÉLÉRI, 8<sup>e</sup> zouaves : tué le 16 juin à la tête de sa section dont il a conservé le commandement jusqu'à la dernière minute.

Aspirant FOYER, 8<sup>e</sup> zouaves : tué glorieusement le 16 juin à la tête de sa section qu'il entraînait à l'assaut.

Adjudant GILLOT, 8<sup>e</sup> zouaves : mortellement blessé le 16 juin en entraînant en avant sa section à l'assaut des tranchées ennemies.

Sous-lieutenant SANSON DE PANGERVILLE, 8<sup>e</sup> zouaves : le 16 juin, a fait preuve, pendant l'attaque, d'un courage exceptionnel, entraînant brillamment ses hommes en avant sous un feu d'une grande violence et en remontant leur moral par une attitude des plus belles. A été tué en se portant en avant de sa section pour reconnaître le terrain.

Sous-lieutenant LECHEVALIER, 8<sup>e</sup> zouaves : le 16 juin, a été frappé mortellement en entraînant sa section en avant dans un espace découvert que les mitrailleuses ennemies prenaient de front et d'écharpe.

Adjudant PINDARD, 8<sup>e</sup> zouaves : le 16 juin a entraîné sa section à l'assaut des positions allemandes, malgré un feu d'une extrême violence. S'est fait remarquer pendant tout le combat par une grande audace et un beau sang-froid. A été très grièvement blessé.

Sous-lieutenant NAVARRE, 8<sup>e</sup> zouaves : le 16 juin, au moment d'une contre-attaque allemande, a été tué en entraînant sa compagnie à l'assaut.

Sous-lieutenant DREVETON, 4<sup>e</sup> tirailleurs : jeune sous-lieutenant grièvement blessé au cours du combat du 16 juin. N'a cessé, malgré un violent bombardement, de donner le plus bel exemple à ses hommes.

Sous-lieutenant CRAMAIL, 8<sup>e</sup> zouaves : officier très brave et énergique. Blessé mortellement le 16 juin en entraînant ses hommes à l'assaut des tranchées ennemies.

Lieutenant BILLAUDEL, 8<sup>e</sup> zouaves : le 16 juin, a entraîné sa section d'une façon admirable au cours d'une contre-attaque, disant à ses hommes : « Tenez bon, défense d'abandonner la position, nous y sommes et, s'il le faut, nous y mourrons ! ». Est tombé frappé d'une balle à la tête.

Adjudant LOREAU, 8<sup>e</sup> zouaves : a, dans la journée du 16 juin, montré un courage splendide dans l'assaut mené contre les tranchées allemandes. Blessé au départ, a continué à exercer le commandement de sa section et s'est écrié : « Ce n'est rien, en avant, encore ! » Est tombé quelques pas plus loin, très grièvement blessé.

Sergent POINT, 8<sup>e</sup> zouaves : sous-officier d'une énergie et d'une bravoure remarquables. Blessé mortellement à la tête de sa section, qu'il entraînait à l'assaut des tranchées ennemies.

Sergent VAILLANT, 8<sup>e</sup> zouaves : sous-officier énergique et plein d'entrain. Blessé mor-

tellement à la tête de sa section, qu'il entraînait à l'assaut des tranchées ennemies.

Capitaine BOUE, 8<sup>e</sup> zouaves : le 16 juin, s'est fait tuer glorieusement en entraînant son bataillon à l'assaut à la baïonnette des tranchées ennemies. A eu la joie de voir le plein succès de l'attaque avant de mourir.

Capitaine MARAIS, 8<sup>e</sup> zouaves : tué glorieusement, le 16 juin, à la tête de sa compagnie qu'il entraînait à l'assaut des tranchées ennemies.

Capitaine MANSINI, 8<sup>e</sup> zouaves : tué glorieusement, à la tête de sa compagnie, qu'il conduisait à l'assaut, à la baïonnette, des tranchées ennemies.

Sous-lieutenant BERGERET, 3<sup>e</sup> zouaves : le 22 juin, s'est élancé à la tête de sa section à l'assaut. Est tombé frappé à mort en pénétrant le premier dans la tranchée ennemie en avant de ses hommes, leur donnant ainsi le plus bel exemple qu'on puisse attendre d'un chef. Déjà cité à l'ordre d'une armée pour les combats du 11 mai.

Sous-lieutenant MARILL, 3<sup>e</sup> zouaves : est tombé glorieusement atteint d'une balle à la tête en entraînant sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie, le 22 juin 1915.

Soldat SIX, 1<sup>er</sup> zouaves : le 23 juin, faisant partie d'une poste d'observation et ayant vu quelque chose d'anormal dans la direction de l'ennemi, a demandé à être relevé de son poste d'observateur et à être autorisé à aller s'assurer de ce qu'il y avait. S'est porté à 200 mètres en avant avec un camarade en terrain découvert sous un feu violent de mitrailleuses et a pu ainsi donner des renseignements qui ont permis d'éviter à son poste d'être surpris.

Soldat LALOT, 144<sup>e</sup> d'infanterie : téléphoniste expérimenté, d'un zèle et d'un courage exemplaires, s'est appliqué depuis le début de la campagne à assurer coûte que coûte les communications, allant, sans peur, de jour et de nuit réparer la ligne sous la fusillade et la canonnade. Parti seul le 17 juin pour aller réparer la ligne, dans un boyau violemment bombardé, est mort enfoncé par un gros projectile, pendant qu'il accomplissait sa mission.

Caporal PINSART, 4<sup>e</sup> tirailleurs : a brillamment secondé son chef de section dans la marche en avant, ayant eu les deux jambes traversées, a continué à pousser sa troupe en avant.

Tirailleur DESMARET, 4<sup>e</sup> tirailleurs : s'est particulièrement distingué le 16 juin. Blessé pendant la marche en avant, a malgré sa blessure, exécuté des feux sur les Allemands qui occupaient le prolongement de la tranchée à moins de 40 mètres. En allant en reconnaissance dans cette direction, a reçu une nouvelle blessure qui l'a mis hors de combat.

Sergent MARGOT, 1<sup>er</sup> étrangers : tombé glorieusement au combat du 16 juin, en entraînant sa section de mitrailleuses, à travers un barrage de feux, établi par l'artillerie ennemie.

Capitaine WETTERSTON, 1<sup>er</sup> étranger : officier d'une rare bravoure. Le 16 juin, a fait preuve d'un complet mépris du danger. Mortellement blessé, en entraînant sa compagnie, sous un feu violent de mitrailleuses.

Capitaine LEXELARD, 1<sup>er</sup> étranger : après s'être brillamment conduit le 9 mai, a été très grièvement blessé le 16 juin, en entraînant vigoureusement sa compagnie à l'attaque des tranchées allemandes.

Lieutenant GIULIANI, 1<sup>er</sup> étranger : a fait preuve le 16 juin, du plus grand courage. A été tué en entraînant sa section, sous un feu violent de mitrailleuses.

Sous-lieutenant ZIZINIA, 1<sup>er</sup> étranger : avait su prendre un ascendant considérable sur une troupe difficile à conduire. A rallié sa section désorganisée, le 16 juin, et l'a poussée vigoureusement à l'avant. A été tué en passant sous un feu violent de mitrailleuses.

Adjudant PROVIAS, 1<sup>er</sup> étranger : tué le 16 juin à la tête de sa section qu'il entraînait à l'attaque.

Sergent REGARDEBAS, 1<sup>er</sup> étranger : le 16 juin, ayant pris le commandement de la section de mitrailleuses, après la disparition du lieutenant, a été frappé mortellement, pendant qu'il exécutait un tir sur une contre-attaque allemande qu'il a repoussée.

Sous-lieutenant HUVET, 7<sup>e</sup> tirailleurs : belle attitude pendant la journée du 16 juin. Renversé par un obus, s'est évanoui. Ayant repris ses sens, est resté à son poste. Ses mé-



trailleuses rendues inutilisables par le bombardement, s'est employé à renseigner le commandement sur les phases du combat et à assurer la circulation des troupes dans les boyaux de communication encombrés de morts et de blessés.

Adjudant-chef TISSOT, 4<sup>e</sup> tirailleurs : excellent sous-officier. Le 16 juin, a entraîné sa section à l'assaut des tranchées ennemies et a fait dans la journée trente prisonniers allemands.

Ser. ent fourrier MOHR, 4<sup>e</sup> tirailleurs : très bon sous-officier. Les 16 et 17 juin, s'est élané sur les tranchées ennemies à la tête des grenadiers de son régiment, les a organisés et s'y est maintenu pendant deux jours.

Capitaine MENNETRIER, 4<sup>e</sup> tirailleurs : officier d'une grande bravoure et d'une haute valeur militaire. Blessé le 16 juin, à la tête de son bataillon dont il venait de prendre le commandement.

Sergent AZIERES, 7<sup>e</sup> tirailleurs : le 16 juin, commandant une équipe de grenadiers, a sauté dans la tranchée allemande, et y a mis hors de combat de nombreux ennemis. En a ramené plusieurs prisonniers et a été grièvement blessé au cours de l'action.

Aumônier militaire BORDES D'ARRÈRE, 7<sup>e</sup> tirailleurs : sur le front depuis le début de la campagne. S'est particulièrement distingué les 16, 17 et 18 juin, comme brancardier.

Capitaine PONTICH, 7<sup>e</sup> tirailleurs : officier très brave. Mortellement blessé le 16 juin en entraînant sa compagnie en avant sous un feu violent.

Lieutenant GUILLEMIN, 7<sup>e</sup> tirailleurs : excellent officier, plein d'allant, a brillamment entraîné sa section le 16 juin, sous un feu violent. Mortellement blessé.

Capitaine MIGNON, 7<sup>e</sup> tirailleurs : a brillamment conduit sa compagnie de mitrailleuses. Le 16 juin, sous un feu violent, et par ses habiles dispositions, a contribué à repousser une contre-attaque allemande et à maintenir la position conquise en infligeant des pertes très sérieuses à l'ennemi.

Sous-lieutenant LAINE, 1<sup>er</sup> étranger : officier d'une très grande bravoure. A montré les plus belles qualités militaires pendant la journée du 16 juin. Grièvement blessé le 17, est resté pendant cinq heures au milieu de ses hommes. Mort des suites de ses blessures.

Sous-lieutenant MOUGIN, 7<sup>e</sup> tirailleurs. A montré la plus grande bravoure sous le feu intense de l'artillerie ennemie. A été blessé grièvement le 17 juin.

Caporal LARTIGUE, 7<sup>e</sup> tirailleurs : chef de pièce d'une section de mitrailleuses, blessé le 16 juin dès le début de l'action, a continué à assurer son service. Blessé une seconde fois, a continué à marcher de l'avant.

Lieutenant HENRY COUANNIER, 5<sup>e</sup> groupe d'artillerie d'Afrique : officier de l'armée territoriale ayant demandé à être placé dans une unité active. A sans cesse fait preuve des plus hautes qualités morales et d'un entraînement qui ne s'est jamais démenti. Le 17 juin, placé en observation d'artillerie au point le plus dangereux du champ de bataille, n'a cessé, sous le bombardement le plus violent, d'assurer son service avec un sang-froid merveilleux, faisant preuve d'un parfait mépris du danger. A été tué par un obus à son poste d'observation.

Lieutenant BUREAU, 3<sup>e</sup> colonial : commandant sa batterie en l'absence de son capitaine blessé, a eu une belle attitude sous le feu de l'artillerie ennemie. Blessé à son poste de combat par un éclat d'obus, a fait preuve de beaucoup de calme et de sang-froid.

Sous-lieutenant FRIEDEL, 4<sup>e</sup> groupe d'artillerie d'Afrique : officier de liaison avec des fractions d'infanterie qui se trouvaient enfoncées dans la ligne ennemie, dans les combats du 16 au 22 juin, avec le plus grand sang-froid et un complet mépris du danger, n'a cessé d'envoyer à l'artillerie des renseignements particulièrement importants pour l'exécution du tir dans des circonstances difficiles.

Sergent BELKACEM, 4<sup>e</sup> tirailleurs : le 16 juin, quoique blessé, n'a pas cessé d'entraîner ses hommes en avant. A refusé de descendre dans la tranchée ennemie pour se faire panser, s'est pansé seul, sur un terrain battu par les mitrailleuses ennemies, donnant à tous un très bel exemple de courage.

Traillleur AMEUR BEN SALAH GALAZ, 4<sup>e</sup> tirailleurs : le 16 juin, a été d'un entraînement

et d'une énergie remarquables au cours du combat. A tué à lui seul dix Allemands.

Sergent ALI BEN SALAH BEN BOULAH, 4<sup>e</sup> tirailleurs : le 16 juin, s'est particulièrement distingué par le calme et la bravoure qu'il a montrés en entraînant ses hommes sous un feu violent.

Sapeur CLÉMENTEAU, 8<sup>e</sup> génie : s'est fait particulièrement remarquer depuis le début de la campagne par sa courageuse attitude. Ayant reçu la mission d'installer un poste téléphonique dans les premières lignes françaises le 16 juin, s'est porté courageusement à l'endroit désigné sous un feu violent d'artillerie ennemie. A été tué dans l'accomplissement de sa mission.

Sous-lieutenant MARCHAL, 6<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : a fait preuve, au combat du 20 juillet, d'un courage et d'une ténacité admirables, maintenant sa section dans l'ordre le plus parfait, sous un violent bombardement ; a été glorieusement frappé en la conduisant ensuite à l'attaque.

Sous-lieutenant MAUREL, 7<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : déjà deux fois blessé depuis le début de la campagne est resté à son poste de combat, refusant de se laisser évacuer, le 14 juin, a donné de nouvelles preuves de sa bravoure habituelle en bousculant en tête de sa section un poste ennemi. A été grièvement blessé.

Aumônier militaire NARP, groupe de brancardiers de corps : dans les attaques du 20 au 30 juillet a montré la plus belle vaillance, a soutenu le courage des chasseurs à pied par sa parole et son exemple, a rapporté sur ses épaules deux blessés de la ligne de feu jusqu'au poste de secours sous un bombardement terrible.

Adjudant DUCROT, 133<sup>e</sup> d'infanterie : a fait preuve d'une superbe bravoure en mettant sa section de mitrailleuses en batterie pendant un violent bombardement, sur le parapet des tranchées et à découvert, pour mieux arrêter une attaque que l'ennemi cherchait à provoquer.

Sergent-major OLLAGNIER, 6<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : blessé le 20 juillet, avant l'attaque que devait prononcer sa section, est allé se faire panser, est revenu aussitôt après prendre le commandement de sa section à la tête de laquelle il a été tué, en repoussant une contre-attaque ennemie.

Sergent SEURRE, 133<sup>e</sup> d'infanterie : déjà médaillé pour son courage et sa superbe conduite, a fait preuve des plus belles qualités militaires en dirigeant l'exécution de travaux d'approche destinés à faciliter une attaque dans un terrain difficile : grièvement blessé.

Sergent BEROUET, 6<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : en campagne depuis le début des hostilités a pris part à tous les combats dans lesquels son bataillon a été engagé et a déjà été cité à l'ordre de sa division pour sa belle conduite, au cours de la dernière attaque ; a fait preuve de superbes qualités de courage, d'énergie et d'initiative en prenant le commandement de sa section sous le feu, en la conduisant trois fois de suite à l'attaque et en prenant des mesures très judicieuses pour conserver le terrain conquis ; a été grièvement blessé en repoussant une contre-attaque ennemie.

Caporal HAINAUX, compagnie 28/1 du génie : au combat du 12 juillet, étant chef de patrouille, a assuré d'une façon parfaite sa mission, a eu une attitude remarquable au feu ; a été tué.

Chasseur BARBARIN, 62<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : blessé une première fois, a rejoint son bataillon où il s'est fait remarquer par son énergie, sa bravoure et son mépris du danger. Toujours volontaire pour les missions les plus dangereuses, a été tué d'une balle au cœur en plaçant, de jour, des chevaux de frise à 50 mètres des tranchées ennemies.

Chasseur PLOUD, 23<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : a toujours fait preuve d'une superbe attitude au feu. A été blessé alors qu'il s'élançait avec ardeur à l'assaut d'une tranchée ennemie.

Chef d'équipe THOMAS, pyrotechnie de Bourges : avait assumé, malgré le danger connu de ce genre de travail, la charge de confectionner des munitions nouvellement mises en expérience. Très gravement blessé par l'explosion d'un obus qu'il était en train de remplir.

Sous-lieutenant MORLON, 8<sup>e</sup> mixte d'infanterie coloniale : blessé est resté à son poste, puis s'est porté en avant, a été de nouveau blessé, continuant à faire preuve de sang-froid.

Chef de bataillon DAUGREILH, 175<sup>e</sup> d'infanterie : le 8 mai s'est mis à la tête de son bataillon et l'a entraîné à l'assaut des positions turques avec la plus grande bravoure sous un feu extrêmement violent. Est tombé mortellement blessé.

Sous-lieutenant ROQUES, 175<sup>e</sup> d'infanterie : officier plein d'entrain et de sang-froid. Blessé deux fois. A assuré brillamment, le 22 mai, dans une situation difficile, le commandement de sa compagnie et de fractions de la division voisine, restées sans chef.

Adjudant DELOYE, 175<sup>e</sup> d'infanterie : le 8 mai, a entraîné vigoureusement sa section à l'assaut. Etant blessé une première fois à la tête, n'a pas abandonné son commandement et a été mortellement atteint au moment d'entrer dans la tranchée.

Sergent MERCIER, 175<sup>e</sup> d'infanterie : le 8 mai, s'est mis en tête de sa section malgré un feu intense de mitrailleuses et a par son ardeur et son sang-froid, réussi à aborder l'ennemi à la baïonnette, lui infligeant des pertes sérieuses.

Caporal DELTETTO, 175<sup>e</sup> d'infanterie : part des premiers à l'assaut du 8 mai en entraînant ses hommes. A reçu trois blessures. Toujours d'un sang-froid et d'un courage admirables.

Soldat COMBES, 175<sup>e</sup> d'infanterie : volontaire pour une corvée. Très grièvement blessé, le 6 mai, en venant ravitailler ses camarades restés terrés sur une position arrosée par les balles.

Soldat POURCENOUX, 175<sup>e</sup> d'infanterie : le 8 mai, s'est offert pour porter un ordre en première ligne malgré le terrain découvert que balayait le feu très violent des mitrailleuses. Mortellement atteint en portant cet ordre, a réussi à le faire parvenir dans son agonie.

Soldat GONNIER, 175<sup>e</sup> d'infanterie : voyant le feu pour la première fois, a montré la plus grande bravoure dans une progression de nuit dans les travaux d'aménagement de la nouvelle position. Après la relève de la section est retourné deux fois sur un terrain découvert et battu pour ramasser deux camarades blessés qui ont ainsi pu être transportés au poste de secours.

Capitaine PERRET, 175<sup>e</sup> d'infanterie : très brillante attitude au cours du combat du 23 avril 1915. A été mortellement blessé en entraînant sa compagnie à l'assaut sous un feu extrêmement violent.

LA 1<sup>re</sup> SECTION DE LA 1<sup>re</sup> COMPAGNIE du 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : sous les ordres du sergent APPER, puis de dernier ayant été tué, du sergent STEIMANN, dans la nuit du 31 mai, a repoussé trois attaques des Turcs au fortin Le Gouez, ramassant les grenades lancées par l'ennemi pour les lui renvoyer ; a lutté jusqu'au bout ; puis quand elle a été soutenue, six hommes seulement étaient sans blessure ; a ainsi permis par sa magnifique résistance, de garder la position.

Commandant SALOMON, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : dans la nuit du 31 mai, légèrement blessé à la figure, a maintenu jusqu'à la dernière extrémité les positions dont la défense avait été confiée à ses soins.

Caporal VANDENCHRICK, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : CORTEAU, NISOLI, VIONNETTE, BEN SAÏD, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : occupant dans la tranchée leur poste de combat, devant le poste de commandement du commandant de la compagnie ont réussi à en interdire l'accès pendant plus d'une heure à l'ennemi qui tentait de forcer le passage en lançant des grenades.

Capitaine HOARAU DE LA SOURCE, 175<sup>e</sup> d'infanterie : tué glorieusement à la tête de sa compagnie qu'il avait portée résolument en avant pour établir une tranchée marquant un sensible progrès de l'aile droite de la division.

Caporal DUPRAT, 175<sup>e</sup> d'infanterie : s'est offert volontairement pour aller jalonner en plein jour et à découvert une tranchée effectuée par sa compagnie à la place de deux de ses camarades en leur disant : « C'est à moi de marcher avant vous qui êtes mariés et pères de famille ». A été tué quelques instants après.

LA 3<sup>e</sup> SECTION DE LA COMPAGNIE 5/15 du 1<sup>er</sup> GÉNIE : lors d'une attaque contre les positions turques très fortement organisées, a été chargé d'établir en plein jour un boyau de communication à proximité des tranchées ennemies. Les deux sergents ayant été mis hors de combat dès le début,

les sapeurs ont continué à travailler pendant sept heures sous un feu des plus violents, sont parvenus dans le voisinage des ouvrages turcs et se sont repliés sur ordre, après avoir perdu 19 hommes sur 40.

Sergent PIZE, compagnie 5/15 du génie : depuis le début des opérations a exécuté avec une réelle compétence les travaux les plus périlleux. Est tombé grièvement blessé le 4 juin après avoir franchi le parapet de la tranchée de première ligne à la tête de ses hommes.

Sapeur GIRMA, compagnie 5/15 du génie : est resté en tête d'un boyau de communication sous un feu violent à quelques mètres de l'ennemi pendant sept heures consécutives quoique la plupart de ses camarades fussent tués ou blessés.

Chef d'escadron CHARPY, artillerie d'une division : a pris part avec les batteries de son groupe aux opérations du corps expéditionnaire, depuis le premier débarquement, contribuant par son énergie, sa vaillance et sa haute capacité technique, à assurer la puissante action de l'artillerie.

Capitaine SAINTPÈRE, artillerie d'une division : à peine guéri de deux blessures reçues en Lorraine, s'est embarqué avec sa batterie pour prendre part à la campagne d'Orient. A fait preuve des plus belles qualités militaires, en particulier au cours de l'engagement du 20 mai, où son sang-froid et son énergie ont maintenu la superbe attitude du personnel de la batterie sous un feu violent et réglé.

Sous-lieutenant SENTIS, chef d'un détachement de bombardiers : a organisé et dirigé avec une ardeur juvénile et une activité expérimentée le tir des canons de tranchées, a été frappé mortellement en donnant à sa troupe le plus bel exemple.

Le Père DE CONTAGNET, de la compagnie de Jésus, aumônier d'une division : aumônier militaire plein d'entrain, d'un caractère et d'un courage n'hésitant pas à aller au milieu des troupes de première ligne pour enhardir les combattants, consoler les blessés, reconforter les mourants. A été tué le 9 juin par un éclat d'obus dans une position avancée des lignes françaises.

Capitaine FA-SE ASTAIX, 175<sup>e</sup> d'infanterie : le 4 juin sous un feu violent, a brillamment entraîné sa compagnie à l'attaque ; a réussi à occuper une tranchée ennemie. Grièvement blessé, a continué à exercer son commandement dans la mesure où ses forces le lui permettaient, et n'a été ramené en arrière que plus de 12 heures après avoir été blessé.

Sous-lieutenant FENNEFEAU, 175<sup>e</sup> d'infanterie : le 4 juin à 16 heures, a courageusement entraîné sa compagnie à l'attaque d'une tranchée turque, malgré un feu violent. Est tombé mortellement blessé.

Sous-lieutenant GREVE, 175<sup>e</sup> d'infanterie : le 4 juin 1915, a entraîné sa section à l'assaut d'une tranchée turque, avec la plus belle cranerie malgré un feu violent. Est tombé grièvement blessé.

Sous-lieutenant GARNIER, 175<sup>e</sup> d'infanterie : le 4 juin 1915, a été grièvement blessé en entraînant sa section sous un feu très violent, à l'attaque d'une tranchée turque.

Sergent-major BOUTON, 175<sup>e</sup> d'infanterie : le 4 juin 1915, est tombé blessé en s'élançant sous un feu violent à la tête de sa section, à l'attaque d'une tranchée turque.

Caporal ARRIAT, 175<sup>e</sup> d'infanterie : le 4 juin, après être parvenu sous un feu violent, a une première tranchée turque, a conservé le commandement de son escouade malgré une première blessure et a dirigé l'organisation de la position. N'a quitté son commandement qu'après avoir été blessé une deuxième fois.

Soldat MORETTI, 175<sup>e</sup> d'infanterie : infirmier extrêmement brave et dévoué, toujours prêt à porter secours à ses camarades blessés. A été grièvement blessé le 4 juin alors qu'il était en première ligne occupé à relever un blessé.

A fait preuve de beaucoup de moral.

Soldat BOUTANNAT, 175<sup>e</sup> d'infanterie : le 4 juin, après avoir été atteint de deux très graves blessures, en marchant à l'attaque d'une tranchée turque, est resté toute la journée et toute la nuit entre les deux lignes, a ensuite fait preuve d'un moral merveilleux quand on est revenu le relever et le conduire à l'ambulance.

Sous-lieutenant CAUMER, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : au signal de l'attaque générale du 4 juin, s'est porté résolument en avant à la tête de la première section de sa compagnie en criant : « En avant, mes enfants ! » Est

tombé sous les balles ennemies à quelques mètres des tranchées turques.

Sergent GINDRE, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : depuis le début des opérations a montré le plus grand sang-froid et le plus grand mépris du danger, en s'offrant spontanément pour remplir les missions périlleuses. Le 4 juin 1915, est allé volontairement, à deux reprises différentes, rechercher le corps de son lieutenant tombé à proximité des lignes ennemies.

Chef de bataillon AYMES, 7<sup>e</sup> mixte colonial : mortellement blessé, le 4 juin 1915, dans une tranchée, à son poste de combat.

Chef de bataillon FORESTIER, 7<sup>e</sup> mixte colonial : mortellement blessé, le 4 juin 1915, dans une tranchée de première ligne, au moment où il était appelé au poste de commandement du régiment dont le chef venait d'être tué.

Capitaine COUDREAU, 7<sup>e</sup> mixte colonial : a montré les plus belles qualités militaires en se portant avec sa compagnie à l'assaut des tranchées turques le 4 juin 1915. A été mortellement blessé à la tête de sa troupe pendant cette attaque.

Sous-lieutenant DOMBLIDES, 7<sup>e</sup> mixte colonial : le 4 juin 1915 a montré les plus belles qualités militaires en se portant crânement à l'assaut à la tête de sa section ; est resté jusqu'au soir entre les deux lignes malgré une blessure assez grave.

Sous-lieutenant DIDIER, 7<sup>e</sup> mixte colonial : le 4 juin 1915, est parti dans un élan superbe entraînant ses hommes à l'assaut ; a été mortellement blessé au cours de cette attaque.

Sergent PIAZZOLA, 7<sup>e</sup> mixte colonial : le 4 juin 1915, recevant l'ordre de son commandant de compagnie de rétablir une ligne téléphonique coupée, s'est résolument porté sur le parapet de la tranchée criblée de balles, a rétabli la ligne et a été grièvement blessé d'une balle qui lui a traversé la figure.

Soldats LE PAPE et SEILLIER, 7<sup>e</sup> mixte colonial : le 4 juin 1915, sont allés relever un blessé entre les lignes françaises et turques ; ont une deuxième fois escaladé la tranchée pour chercher le corps d'un sous-lieutenant qu'ils ont rapporté dans nos lignes avec un camarade.

Lieutenant-colonel D'ADHEMARD, 8<sup>e</sup> mixte colonial : a pris la part la plus active aux opérations effectuées depuis le débarquement et y a fait preuve des qualités militaires les plus élevées. Le 9 mai, a pris le commandement du régiment engagé en première ligne, dont le chef venait d'être blessé, a assuré le succès de l'opération engagée et a organisé les positions conquises, faisant preuve d'un sang-froid et d'une énergie remarquables.

Capitaine CALVY, 8<sup>e</sup> mixte colonial : grièvement blessé le 4 juin 1915, alors qu'il se préparait à soutenir la première ligne de tirailleurs fortement épuisée, a continué à inspirer à ses hommes l'élan le plus vigoureux et n'a remis son commandement que sur l'ordre formel de son chef de corps devant lequel il se faisait panser dans la tranchée.

Capitaine GAUVAIN, 8<sup>e</sup> mixte colonial : blessé à la tête en entraînant sa compagnie à l'assaut, s'est fait panser et a repris immédiatement le commandement des fractions de soutien ; les a menées jusqu'aux réseaux de fils de fer turcs où il est tombé mortellement atteint, le 4 juin 1915.

Chef de bataillon BAUDOT, 8<sup>e</sup> mixte colonial : blessé grièvement le 4 juin 1915, en face des tranchées turques contre lesquelles il conduisait les soutiens des unités déjà engagées.

Sous-lieutenant BRUNET DE LA GRANGE, 8<sup>e</sup> mixte colonial : a donné l'exemple de la plus grande bravoure en s'élançant à la tête de sa compagnie contre des retranchements turcs très fortement défendus, devant lesquels il est tombé grièvement blessé le 4 juin 1915.

Lieutenant ROLLAND, 8<sup>e</sup> mixte colonial : au cours des assauts du 4 juin 1915, où le commandement était à la merci de la transmission des ordres, s'est prodigué dans des conditions particulièrement périlleuses et a rempli sa mission d'agent de liaison avec plein succès, grâce à son dévouement et aussi à son initiative.

Médecin aide-major DISSEZ, 8<sup>e</sup> mixte colonial : chargé du service du poste de secours dans une redoute, le 4 juin 1915, s'est prodigué

pendant toute la journée et dans la nuit suivante ; grâce à son sang-froid a réussi dans les conditions les plus difficiles à faire panser et évacuer les très nombreux blessés des engagements successifs de la journée.

Soldat TROUILLET, 8<sup>e</sup> mixte colonial : blessé pendant l'assaut du 4 juin 1915 est resté toute la journée sur le terrain devant la ligne turque et a ramené dans nos lignes, à la tombée de la nuit, un tirailleur sénégalais blessé.

Caporal MOUSSA CISSOKO, 8<sup>e</sup> mixte colonial : le 4 juin a franchi l'un des premiers le parapet pour se porter à l'assaut et n'a cessé par ses cris d'encourager ses camarades à faire leur devoir jusqu'à ce qu'une balle lui brise la cuisse.

Aspirant COLONIEU, artillerie lourde : le 4 juin 1915, étant observateur d'artillerie dans la tranchée de première ligne, a donné à tous l'exemple de la bravoure la plus brillante en encourageant les tirailleurs qui se portaient à l'assaut et, au moment où certains isolés refoulés regagnaient les tranchées, en prenant un fusil et en tuant personnellement plusieurs Turcs qui se montraient dans la tranchée ennemie.

Lieutenant-colonel NIÉGER, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : appelé au combat du 21 juin à prendre, à 17 heures, le commandement de l'attaque devant des tranchées turques qui nous tenaient en échec depuis 6 heures du matin, a pris avec décision ses dispositions ; à 19 heures 30, est monté sur le parapet, le revolver à la main et a bondi hors de la tranchée, entraînant, par son magnifique exemple, ses bataillons qui se sont élançés derrière lui. A 19 heures 50, ils étaient maîtres de la position et l'ont conservée le 22, à 3 heures du matin, contre une violente contre-attaque.

Lieutenant SIMENDINGER, 175<sup>e</sup> d'infanterie : blessé de cinq balles le 21 juin 1915 en recherchant une position avec un sang-froid remarquable sous un feu meurtrier, a dit deux fois à son commandant avant d'expirer : « Vous direz à ma famille que c'est pour la France ».

Sous-lieutenant TARDIEU, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : a été mortellement blessé au moment où il conduisait son peloton en première ligne. Chef du groupe franc du bataillon, officier remarquable à tous les points de vue.

Sergent LAPORTE, 175<sup>e</sup> d'infanterie : engagé à 45 ans pour la durée de la guerre dans la compagnie de son fils, blessé le 21 juin à 8 heures, puis à 15 heures, n'a quitté la tranchée conquise qu'à 17 heures en demandant l'autorisation de rechercher le corps de son fils tué à l'assaut.

Soldat BRABANT, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : a, par sept fois, traversé un terrain découvert battu par un feu violent pour porter des munitions et transporter des blessés. A été tué à la 8<sup>e</sup> fois. Toujours volontaire et comme enthousiaste du sacrifice.

Chef d'escadron ROMIEUX, chef d'état-major d'une division : officier supérieur de haute valeur et d'une activité physique et intellectuelle infatigable. S'est dépensé sans compter depuis le début des opérations aux Dardanelles. A notamment fait preuve au combat du 21 juin, des plus belles qualités militaires.

Caporal GARRIGUES, 8<sup>e</sup> génie : étant chargé d'assurer la communication téléphonique en première ligne entre les différentes unités, ayant en son premier poste détruit et resté seul, a cherché à rétablir ses fils dans les boyaux ; est ainsi parvenu au plus fort de l'attaque à réparer son poste et à le rendre de nouveau utilisable.

Lieutenant LAMASSE et enseigne de vaisseau DELAYE, escadrille M. F. T. 98 : observateurs en avion de l'escadrille 93 T. Ont exécuté, depuis le 15 mai, comme observateurs en avion, plus de soixante-dix reconnaissances au-dessus des lignes ennemies, représentant un total de cent quatre-vingt-dix heures de vol, ont rendu les plus grands services par l'importance et la précision de leurs renseignements, se sont distingués particulièrement dans le réglage des tirs d'artillerie.

Sous-lieutenant MASNOU et maréchal des logis DUCAS, escadrille M. F. T. 98 : le 21 juin 1915, au cours d'une reconnaissance aérienne exécutée à faible hauteur, en raison des nuages, ont été en butte à un tir très précis d'infanterie. Une balle ayant atteint l'avion et touché légèrement l'observateur, ont fait preuve de courage et de sang-froid



en continuant leur observation pendant plus de deux heures.

**Sous-lieutenant SAINT-ANDRÉ**, escadrille 98 T. : a rendu les plus grands services, par ses reconnaissances avec prises de vues photographiques, qui ont servi à la rectification de la carte et au relèvement précis de tous les travaux de défense ennemis.

**Sergent DUMAS**, escadrille 98 T. : excellent pilote qui a fait preuve depuis le 15 mai d'une activité inlassable, exécutant plus de 50 reconnaissances dans des conditions atmosphériques souvent très défavorables. A exécuté de nombreux bombardements des camps ennemis en butte au tir des canons spéciaux. A reçu plusieurs balles ou éclats d'obus dans son avion.

**LE BATAILLON DE LÉGIION DU 1<sup>er</sup> DE MARCHÉ D'AFRIQUE** : depuis le débarquement dans la péninsule de Gallipoli n'a cessé de faire preuve dans tous les combats, des qualités de bravoure, de sang-froid, de solidité qui sont depuis de longues années l'honneur de la vieille légion. A l'assaut du 21 juin, a enlevé d'un bond les tranchées turques devant lesquelles nous étions en échec depuis le matin, et les a conservées malgré une très violente contre-attaque.

**Lieutenant ESTARELLA**, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : a entraîné et conduit sa section avec un courage et un élan admirables à l'attaque d'une tranchée turque, sous un feu extrêmement violent de mousqueterie et de mitrailleuses. Blessé grièvement au pied du parapet ennemi, a eu la présence d'esprit de confier le commandement de sa section à un sous-officier.

**Lieutenant SEILAZ**, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : a mené sa compagnie à l'assaut avec la plus grande bravoure ; est tombé frappé d'une balle au ventre, sur la tranchée ennemie.

**Sous-lieutenant TAILLANTOU**, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : au cours de l'assaut du 21 juin, a fait preuve d'une grande bravoure en amenant avec promptitude une compagnie de renfort sur une partie de la ligne où l'ennemi avait réussi à s'établir ; après une charge menée avec entraînement, a mis les Turcs en fuite ; frappé mortellement a expiré en criant : « vive la France ! »

**Sous-lieutenant GREGOIRE**, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : est arrivé en tête de la colonne d'assaut le premier dans la tranchée turque où il a sauté immédiatement et où il a été tué aussitôt.

**Sous-lieutenant BECK**, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : évacué, puis revenu sur le front, a toujours fait preuve d'une bravoure extrême, notamment à l'assaut du 21 juin où il a entraîné sa compagnie ; a été frappé mortellement d'une balle au ventre à quelques mètres des tranchées turques.

**Adjudant-chef HOUBEN**, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : entraîneur d'hommes, d'une énergie et d'une bravoure à toute épreuve. Pendant l'assaut du 21 juin a sauté l'un des premiers dans la tranchée turque, y a engagé un corps à corps violent, est tombé grièvement blessé, après avoir terrassé un soldat ennemi.

**Capitaine de SIVRY**, 4<sup>e</sup> zouaves : est tombé glorieusement en entraînant sa compagnie à l'assaut de la première tranchée turque de la position à enlever, donnant jusqu'au dernier instant le plus bel exemple de courage militaire.

**Capitaine FABRE**, 4<sup>e</sup> zouaves : a brillamment commandé sa compagnie et s'est porté rapidement à l'assaut pour soutenir une compagnie du bataillon qui venait de s'emparer d'une tranchée turque. Cet officier a assisté à toutes les opérations de C. E. O. depuis le début de la campagne et a montré une haute conception de son devoir.

**Aspirant BRETZNER**, 4<sup>e</sup> zouaves : a été mortellement blessé en entraînant ses hommes à l'assaut d'une tranchée turque, sous un feu violent de l'ennemi.

**Sergent LAVENNE**, 4<sup>e</sup> zouaves : a montré les plus belles qualités de courage et de sang-froid depuis le début de la campagne et particulièrement au cours des combats des 21 et 22 juin. A été tué en entraînant ses hommes à l'assaut.

**Soldat TOMA**, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : est arrivé en tête de la colonne d'assaut ; a eu constamment une brillante conduite pendant une contre-attaque. Au moment où un léger fléchissement allait se produire, a secondé ses gradés par son attitude énergique et a contribué à retenir ses camarades de combat.

**Soldat FLORET**, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : a

ramené sous une pluie de balles, le corps de son capitaine grièvement blessé.

**Capitaine GRAND**, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : a porté sa compagnie en renfort en terrain découvert donnant l'exemple de la bravoure, allant et venant pour renseigner son chef de bataillon ; encourageant tout le monde, montrant à ses hommes l'emploi des grenades, a été grièvement blessé, déjà cité à l'ordre de l'armée sur le front Est.

**Sous-lieutenant GUITTON**, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : officier très brave, a entraîné un groupe de quinze hommes dans un boyau, jusqu'à la tranchée turque. A été tué en encourageant ses hommes fortement impressionnés par les attaques répétées de l'ennemi.

**Sous-lieutenant LOVICONI**, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : a porté sa section sur un point menacé de la ligne, l'a tenu jusqu'à son dernier homme, est tombé mortellement blessé.

**Aspirant GONESSE**, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : d'un courage à toute épreuve, a puissamment contribué à paralyser les attaques de l'ennemi sur un saillant important, lançant des grenades pendant près de quinze heures. Est tombé mortellement frappé au moment où tout danger était conjuré.

**Adjudant BERTRAND**, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : a entraîné un groupe vers la tranchée ennemie avancée. A été tué en organisant un point important de la tranchée conquise.

## LÉGIION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de chevalier.

**Capitaine DROMARD**, 60<sup>e</sup> d'infanterie : officier d'un brillant courage. S'est signalé d'une façon particulière au combat du 8 septembre 1914, par son esprit de décision et d'énergie.

**Lieutenant VUILLET**, 44<sup>e</sup> d'infanterie : le 19 août 1914, se trouvant avec son seul peloton en présence d'une compagnie allemande dévouée brusquement, paya d'audace, somma le capitaine de se rendre et le fit prisonnier avec toute sa compagnie (270 hommes). Blessé grièvement le 21 septembre 1914 en faisant brillamment son devoir.

**Sous-lieutenant FRANCESCHETTI**, 7<sup>e</sup> tirailleurs algériens : a fait la campagne depuis le début avec vigueur et entraînement, affirmant des qualités de commandement dans les circonstances les plus difficiles. Le 9 mai 1915, a entraîné brillamment sa section. Blessé très grièvement en arrivant à l'objectif fixé.

**Chasseur GESSET**, 3<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : exemple constant du dévouement absolu à ses devoirs et d'un courage à toute épreuve. D'un moral élevé, n'a cessé au cours de la campagne et en toutes circonstances de faire preuve des plus belles vertus militaires. Très grièvement blessé le 6 octobre 1914.

**Lieutenant VALENSI**, 55<sup>e</sup> d'infanterie : officier d'une grande valeur qui a fait preuve en toutes circonstances de bravoure, d'énergie et d'esprit de décision. Blessé le 22 septembre 1914, n'a pas voulu se laisser évacuer. A été atteint le 6 septembre 1915 d'une blessure grave en dirigeant avec courage et sang-froid, à proximité de l'ennemi, des travaux d'aménagement des tranchées de première ligne.

**Capitaine PUTON**, 25<sup>e</sup> d'infanterie : excellent officier qui a toujours fait preuve de belles qualités militaires. A donné un bel exemple de dévouement et de courage en se précipitant pour ramasser et rejeter une grenade qui fusait au milieu du groupe. A été très grièvement blessé.

**Capitaine PUTINIER**, 12<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins : officier venant de la cavalerie, d'un moral et d'un allant à toute épreuve. Brillante conduite à l'attaque du 1<sup>er</sup> août 1915. Le 22 août chargé de couvrir avec sa compagnie l'attaque d'un bataillon voisin sur les positions ennemies, a enlevé sa compagnie malgré un tir de barrage d'une extrême violence qui lui avait fait subir avant le départ des pertes sérieuses. A atteint son objectif, l'a organisé sous un feu très violent de grenades et l'a conservé définitivement.

**Capitaine ROUX**, 12<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins : officier de valeur tout à fait exceptionnel, objet déjà de deux citations pour

l'énergie, le sang-froid et le coup d'œil montrés dans tous les combats auxquels a pris part le bataillon, depuis le commencement de la campagne. A l'attaque du 1<sup>er</sup> août 1915 commandant une des compagnies d'attaque, a superbement enlevé son unité sous un bombardement violent et un feu de mitrailleuses très intense, et, malgré les pertes subies, a atteint l'objectif assigné, l'a organisé et s'y est maintenu définitivement, repoussant plusieurs contre-attaques allemandes. Le 31 août 1915 au cours d'une attaque allemande sur nos positions, et quoique blessé par l'éroulement de son poste de commandement à la suite du bombardement, n'a consenti à se laisser évacuer que lorsque sa compagnie eût repoussé les violents assauts de l'ennemi.

**Lieutenant JEAN**, 62<sup>e</sup> d'infanterie : blessé grièvement le 1<sup>er</sup> septembre 1915 dans la tranchée de première ligne par un éclat de bombe au visage. Blessé une première fois grièvement le 2 septembre 1914, jeune officier très courageux et très énergique, commande sa compagnie depuis huit mois. Déjà cité à l'ordre du corps d'armée le 23 mars 1915.

**Lieutenant AUCOUR**, 2<sup>e</sup> dragons : officier dévoué et d'un moral élevé. S'est signalé dans deux reconnaissances au début de la campagne par son énergie et son esprit de décision. Blessé grièvement à la main droite le 29 octobre 1914.

**Capitaine GAY**, escadrille C. 64 : officier énergique ayant une haute idée de ses devoirs. Plutôt que de se laisser emmener en captivité, n'a pas hésité à braver tous les dangers et, grâce à son énergie et à son courage de tous les instants, a pu rejoindre nos lignes, rapportant d'utiles renseignements sur l'ennemi.

**Sous-lieutenant DRÉVETON**, 4<sup>e</sup> tirailleurs : jeune saint-cyrien qui a mené ses tirailleurs à l'assaut des tranchées allemandes avec une vigueur et un courage admirables. Blessure grave de la jambe droite.

**Sous-lieutenant POMMIER**, 2<sup>e</sup> de marche du 1<sup>er</sup> étranger : excellent officier qui a fait preuve de belles qualités militaires au cours de la campagne. S'est signalé tout particulièrement par la vigueur et la bravoure avec lesquelles il a entraîné sa section à l'attaque au combat du 16 juin 1915 où il a été grièvement blessé.

**Lieutenant RAICHEL**, 4<sup>e</sup> tirailleurs algériens : officier d'élite, entraîneur d'hommes. Blessé très grièvement, le 16 juin 1915, au moment où il prenait ses dispositions pour se porter à l'attaque des lignes allemandes. Déjà cité deux fois à l'ordre de l'armée.

**Capitaine PERNET**, 151<sup>e</sup> d'infanterie : excellent capitaine, énergique, ayant la parfaite connaissance de ses hommes qu'il adore, sachant en tirer le maximum de rendement. A rendu, au cours de la campagne, les plus grands services. Chargé, le 17 février 1915, d'appuyer l'attaque de deux compagnies de chasseurs sur les tranchées allemandes, a su inspirer à ses hommes un tel entraînement et une telle vigueur qu'ils se sont immédiatement lancés derrière lui dans les lignes ennemies et que deux d'entre eux ont rapporté sous le feu une mitrailleuse.

**Capitaine CHAMAILLARD**, 151<sup>e</sup> d'infanterie : excellent capitaine, intelligent, calme, énergique, ayant du coup d'œil et du jugement. Est sur le front depuis le début de la campagne. A été blessé deux fois : la première fois le 22 août 1914 d'une balle de shrapnell à l'épaule ; une deuxième fois le 7 septembre suivant d'un coup de feu à la cuisse. A commandé très souvent son bataillon dans toutes les circonstances, à l'entière satisfaction du commandant du régiment, en particulier les 30 juin, 1<sup>er</sup>, 2 et 3 juillet 1915 où il s'est maintenu sous un feu terrible sans précéder en faisant subir à l'ennemi des pertes sensibles.

**Capitaine TREMBLAY**, compagnie de mitrailleuses d'une brigade d'infanterie : officier d'une rare énergie qui a fait preuve au cours de toute la campagne d'un courage éclairé et d'un sang-froid absolu au feu, notamment pendant le combat des 30 juin, 1<sup>er</sup>, 2 et 3 juillet 1915 dans une zone battue de tous côtés par les balles et sous des rafales ininterrompues d'obus explosifs et asphyxiants. Ayant en outre reçu l'ordre, à un instant des plus critiques, de prendre le commandement d'éléments territoriaux s'est acquitté de sa mission avec hardiesse et décision et a ainsi mis fin par cette intervention aux infiltrations

ennemies menaçant le flanc le plus exposé de notre position.

**Sous-lieutenant CLÉMENT**, 151<sup>e</sup> d'infanterie : officier venant de la cavalerie, très vigoureux, plein d'allant, donnant à tous le meilleur exemple de courage et d'énergie. A été grièvement blessé, le 14 juillet 1915, aux deux mains. Ablation de trois doigts de la main droite et blessure à la main gauche.

**Capitaine DE SAUPIGNY**, 2<sup>e</sup> de marche du 1<sup>er</sup> étranger : brillant officier qui s'est signalé tout particulièrement par son courage et son esprit de décision au cours de la campagne. Après avoir brillamment conduit sa compagnie à l'attaque le 16 juin 1915 au début de la journée, a rallié le bataillon après la disparition de son commandant et a résisté toute la journée et toute la nuit aux violentes contre-attaques allemandes lancées contre les tranchées dont il s'était emparé.

**Lieutenant DIEULANGARD**, 9<sup>e</sup> d'infanterie : capitaine au long cours, âgé de cinquante-trois ans, s'est engagé pour la durée de la guerre et a donné en toutes circonstances l'exemple d'un courage et d'un sang-froid dignes des plus grands éloges. Atteint le 21 mai 1915 d'un éclat d'obus. Amputé du bras droit.

**Sous-lieutenant LOUET**, 97<sup>e</sup> d'infanterie : véritable entraîneur d'hommes. A le 9 mai 1915 conduit avec une remarquable ardeur ses hommes à l'assaut des tranchées ennemies. Blessé à la main au début de l'action a conservé son commandement. A été grièvement blessé au delà de la troisième ligne ennemie.

**Lieutenant DURAND**, 1<sup>er</sup> chasseurs d'Afrique : officier très méritant, n'a cessé au cours de la campagne et au moment où il a été blessé de donner l'exemple du courage, de l'énergie et de l'endurance. A reçu à son poste dans les tranchées, une blessure grave.

**Sous-lieutenant GAUSCH**, 165<sup>e</sup> d'infanterie : officier de réserve de haute valeur, blessé grièvement le 12 avril 1915. Très brave au feu. Très bon chef de section, ayant une grande influence et une grande autorité sur ses hommes. Très méritant à tous égards.

**Sous-lieutenant GARCIN-BERTI**, 157<sup>e</sup> d'infanterie : officier qui a fait preuve au cours de la campagne des plus belles qualités militaires et d'un dévouement absolu à ses devoirs. Grièvement blessé le 1<sup>er</sup> septembre 1915 au cours d'un violent bombardement, en s'assurant que ses hommes s'étaient mis à l'abri et que la garde de la tranchée était assurée.

**Capitaine DE LA FOYE**, 131<sup>e</sup> d'infanterie : officier plein d'entraînement, donnant depuis le début de la campagne le plus bel exemple de bravoure et de dévouement, ayant su prendre en peu de temps un grand ascendant sur sa troupe qu'il commande avec énergie, vient d'être grièvement blessé en faisant dans un petit poste, une observation sur les lignes ennemies.

**Sous-lieutenant VERGÉ**, 4<sup>e</sup> mixte de zouaves tirailleurs : pasé, sur sa demande, du train des équipages dans l'infanterie, a montré en toutes circonstances des qualités de bravoure et d'énergie. Les 28 et 30 mai 1915 a maintenu sa section dans une position violemment bombardée. Blessé très grièvement à la tête le 2 septembre 1915 pendant qu'il dirigeait des travaux d'approche.

**Lieutenant POCAT**, 48<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : âgé de quarante-neuf ans, a demandé à être affecté à un corps actif, faisant preuve des plus nobles sentiments patriotiques. En première ligne, depuis huit mois, a donné à tous, en maintes circonstances, l'exemple du sang-froid et de la bravoure. Grièvement blessé le 11 septembre 1915 par bombe d'aviation. Amputé de la jambe gauche.

**Sous-lieutenant CHAUVET**, 204<sup>e</sup> d'infanterie : brave et courageux officier. Désigné le 9 septembre 1915 pour prendre pied de vive force, sur la rive opposée du canal, a brillamment enlevé son peloton sous le feu de l'ennemi. A conservé le terrain conquis malgré une pluie de projectiles de toutes sortes. A pris part à la lutte à coups de grenades pour chasser les Allemands d'un poste qu'ils occupaient. Grièvement blessé par des éclats multiples, a eu la main droite emportée. A subi l'amputation au-dessus du poignet.

**Sous-lieutenant BURDIAT**, 302<sup>e</sup> d'infanterie : jeune officier plein de courage et d'ardeur payant toujours de sa personne sans compter. Très grièvement blessé à son poste de combat aux avant-postes le 14 septembre 1915.

**Sous-lieutenant BOUFFARD**, 36<sup>e</sup> d'infanterie : brillante attitude au combat du 7 septembre 1914 où il a porté sa section avec une vigueur admirable sur un village solidement organisé et défendu par l'ennemi. Blessé une première fois, a continué à combattre ; n'a passé son commandement qu'après avoir été à nouveau grièvement blessé aux deux mains.

**Sous-lieutenant MOREAU**, 37<sup>e</sup> d'infanterie : officier modèle d'endurance, de bravoure et d'audace. En octobre 1911, a contribué avec sa compagnie à maintenir la possession d'un village furieusement attaqué, faisant subir de très grosses pertes à la garde prussienne et lui enlevant environ cent prisonniers dont un officier. Blessé grièvement en mai 1915 à l'attaque d'un village en entraînant sa compagnie à l'assaut.

**Lieutenant ALBOUY**, 6<sup>e</sup> d'artillerie : énergique et d'un dévouement prouvé, a toujours eu sur le terrain, en toutes circonstances, une excellente attitude, donnant l'exemple de la fermeté et de la maîtrise de soi-même. Blessé grièvement à son poste de combat le 29 août 1914 par éclat d'obus, a perdu l'usage du bras droit.

**Lieutenant RICHARD**, 51<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : brillant officier, calme, plein d'allant, d'un courage et d'une intrépidité remarquables. Blessé très grièvement au cours d'une reconnaissance. Amputé du bras droit.

**Aide-major MUGUET**, 16<sup>e</sup> territorial d'infanterie : blessé grièvement par éclats d'obus qui lui ont perforé le poulmon gauche, le bras droit et la cuisse gauche pendant l'exercice de ses fonctions en installant son nouveau poste de secours. Au moment où on le transportait, son chef de corps faisant allusion à ses trois ble-sures et lui ayant demandé : « Qu'est-ce qui vous fait le plus souffrir ? », a répondu simplement : « Ce t de partir. » A toujours assuré son service avec le plus grand courage et le plus grand sang-froid sous le feu, depuis le début de la campagne.

**Sous-lieutenant DE LUBERSAC**, observateur en avion : observateur de tout premier ordre, fait preuve en toutes circonstances, des plus remarquables qualités d'intelligence, de courage, de sang-froid et d'énergie. Le 19 août 1915, blessé en avion d'un éclat d'obus à la jambe, refusait de rentrer et continuait sa reconnaissance jusqu'au bout. Le 26 août 1915, après un combat aérien de 40 minutes où il tira 300 cartouches, il forçait l'avion ennemi à piquer dans ses lignes après avoir eu son appareil atteint par dix balles de mitrailleuses. Le 10 septembre 1915, au cours d'une reconnaissance un obus ayant traversé de plein fouet le réservoir d'essence de son avion, il a eu le sang-froid de repérer exactement l'emplacement de la batterie qui le canonait pendant que son pilote ramenait l'appareil dans nos lignes. A sa descente, a demandé et obtenu de repartir sur un autre avion pour reprendre sa reconnaissance interrompue.

**Sous-lieutenant CHEVASSUT**, 3<sup>e</sup> génie : jeune officier qui a fait preuve des plus solides qualités militaires. Par son calme, sa bravoure réfléchie et la confiance qu'il avait su inspirer, a pu exécuter les travaux qui lui étaient confiés dans les moments les plus difficiles, notamment au combat du 9 septembre 1914 où il a été très grièvement blessé.

**Lieutenant LÉMAN**, 3<sup>e</sup> d'infanterie : officier énergique et qui a fait preuve, au cours de la campagne, de belles qualités militaires. Grièvement blessé au combat du 14 août 1915. A été amputé de la cuisse droite.

**Lieutenant BARBE**, 3<sup>e</sup> zouaves de marche : officier d'un moral bien trempé qui s'est brillamment comporté au feu au combat du 24 août 1914. Blessé et amputé du bras gauche. A rejoint le front pour y demander un emploi de son grade, donnant un exemple admirable d'énergie et de dévouement.

**Lieutenant ROLLET**, 47<sup>e</sup> d'artillerie : a montré partout un grand courage dans les combats du mois d'août. Le 7 septembre 1914, étant à la batterie de tir, sous un fort bombardement, s'est porté courageusement à découvert pour mieux surveiller le tir d'une pièce. A été grièvement blessé sur de nombreuses parties du corps par l'éclatement d'un obus.

**Capitaine MONTAGNE**, 81<sup>e</sup> d'infanterie : officier de grande valeur qui, depuis le début de la campagne, n'a cessé de montrer une activité et un courage hors de pair. Vient de donner le plus admirable exemple de dévouement et de solidarité en pénétrant par deux

fois le 28 août 1915, dans une galerie de mine à la suite d'un camouflet allemand. En a retiré un sapeur asphyxié et a pris la plus grande part au sauvetage de deux officiers du génie tombés évanouis dans la galerie en portant secours à leurs hommes.

**Sous-lieutenant BESSON**, 290<sup>e</sup> d'infanterie : officier très crâne et très brillant. S'est signalé au combat du 25 septembre 1914 par son énergie et son esprit de décision. Très grièvement blessé le 1<sup>er</sup> novembre 1914.

**Sous-lieutenant PERETTI**, escadrille N. 31 : pilote hors ligne, d'une audace et d'une habileté éprouvées. Toujours prêt à accomplir les missions les plus périlleuses. Depuis le début de septembre 1914, a exécuté de très nombreuses reconnaissances à longue portée, qu'il a toujours réussi à mener à bien, malgré le feu des batteries spéciales et les avions ennemis. A été tué des avions adverses et les a contraints à faire demi-tour. A eu fréquemment son appareil atteint par l'artillerie ennemie, en particulier le 10 septembre dernier où il est rentré avec un avion percé de plus de dix éclats, ayant quand même accompli jusqu'au bout une reconnaissance à longue portée.

**Lieutenant SAVIGNOVI**, 275<sup>e</sup> d'infanterie : officier brave et courageux. A fait preuve de la plus grande énergie en restant, dans des circonstances critiques, à la tête de sa compagnie, bien que fortement contusionné par un éclat de bombe le 7 avril 1915. A été grièvement blessé deux jours après.

## MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

**Caporal ENGALIER**, 27<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : se trouvant isolé avec un de ses camarades au cours du combat a été entouré par les Allemands qui le sommaient de se rendre, est parvenu à se dégager et à rejoindre son unité. Chargé quelques jours après avec quatre chasseurs de surveiller les axes de la position occupée par sa compagnie est resté seul à son poste continuant, à mission les quatre chasseurs qu'il commandait ayant été mis hors de combat.

**Sergent-major CÂPELEAU**, 152<sup>e</sup> d'infanterie : excellent sous-officier ayant déjà deux citations à l'armée. A pariairement secondé son capitaine les 15 et 16 juin 1915, malgré une fusillade et un bombardement des plus terribles. A été blessé à l'assaut du 16 juin.

**Sergent-fourrier BARAILLIER**, 152<sup>e</sup> d'infanterie : très courageux, est resté sur le parapet de la tranchée, malgré le feu de l'ennemi, par son exemple a entraîné ses camarades à l'assaut. A été blessé.

**Sergent LAMBRY**, 152<sup>e</sup> d'infanterie : sous-officier énergique, a conduit avec succès et malgré les pertes, pendant six jours, sa section à six attaques. A été blessé grièvement à la sixième.

**Sergent LEMAIRE**, 152<sup>e</sup> d'infanterie : sous-officier d'un courage à toute épreuve, a mené avec succès sa section à six attaques consécutives, en infligeant à l'ennemi de fortes pertes. A été pendant ces attaques blessé deux fois et n'a pas quitté le commandement de sa section.

**Canonier AMELOOT**, 1<sup>er</sup> d'artillerie : grièvement blessé le 12 mai 1915 par éclats d'obus, la jambe droite broyée, a fait preuve d'une force d'âme peu commune et a demandé au lieutenant-colonel penché près de lui : « Croyez-vous que j'ai fait mon devoir, mon colonel ? ». Amputé de la jambe droite.

**Cavaler LE CARLIER DE VESLUD**, 9<sup>e</sup> dragons : grièvement blessé par une balle à la joue droite pendant qu'il était de faction aux tranchées dans la nuit du 27 au 28 avril 1915, blessure ayant entraîné la fracture du maxillaire avec déformation de la face et paralysie définitive. Bon soldat ayant fait preuve de courage et d'énergie dans tous les combats auxquels il a pris part.

**Clairon PRIGENT**, 19<sup>e</sup> d'infanterie : soldat très brave et d'une bonne conduite. A toujours donné toute satisfaction à tous les gradés qui l'ont connu. Blessé en octobre et amputé d'un bras.

**Gendarme SACHY**, 1<sup>re</sup> légion : le 26 juin, au cours d'un service de surveillance qui l'exécutait dans les cantonnements occupés par



les troupes engagées, a été grièvement blessé au bras droit et à la cuisse droite par un obus de fort calibre. Emballé par sa monture effrayée par l'explosion, a réussi à l'arrêter après un parcours de 150 mètres et, malgré les souffrances causées par ses blessures, est rev'nu à pied pour porter secours au maréchal des logis qui l'accompagnait, ignorant que son chef avait été tué sur le coup. A fait preuve des plus belles qualités de calme, de sang-froid et de dévouement.

**Médecin auxiliaire PORCHER**, 6<sup>e</sup> dragons : a assuré avec un très grand sang-froid et un dévouement au-dessus de tout éloge, le service médical aux tranchées de première ligne pendant six jours consécutifs, du 29 juin au 4 juillet 1915, dans des conditions très périlleuses et ne disposant que d'une installation des plus sommaires sans abri. Le 3 juillet, au cours d'un violent bombardement, apprenant les pertes sérieuses subies par un escadron, s'est rendu dans la tranchée bouleversée par les obus de gros calibre pour y donner des soins immédiats aux blessés. A son retour, s'est arrêté pour déterrer de ses mains un cavalier enseveli et, sous un feu très précis de l'ennemi, l'a ramené sur ses épaules au poste de secours. A provoqué, par son dévouement de chaque instant et son calme, l'admiration générale.

**Adjudant FILLEBOYE**, 2<sup>e</sup> hussards : a dirigé pendant les journées du 30 juin et du 1<sup>er</sup> juillet des travaux de terrassement en un point particulièrement dangereux. Violentement bombardé par l'artillerie de gros calibre, a exigé que tous les travailleurs rentrent dans les abris avant d'y rentrer lui-même. A été à ce moment blessé d'un éclat d'obus à la jambe. Cité à l'ordre du corps de cavalerie.

**Soldat MOUMÉTOU**, 344<sup>e</sup> d'infanterie : blessé grièvement par un éclat de grenade dans les tranchées, le 29 décembre 1914. Volontaire pour la durée de la guerre, cité à l'ordre de la brigade pour son calme et son sang-froid. Soldat modèle. Amputé de la jambe gauche.

**Soldat CHARPENTIER**, 344<sup>e</sup> d'infanterie : blessé, le 26 février, dans les tranchées, alors qu'il travaillait courageusement, sous une pluie d'obus, à l'aménagement d'un boyau de première ligne. Bon soldat, très méritant ; a subi l'énucléation de l'œil droit.

**Cavalier PRÉVOT**, 1<sup>er</sup> hussards : le 28 juin 1915, dans les tranchées, après avoir eu une très belle attitude pendant le bombardement, a été grièvement atteint d'une blessure à la jambe qui a nécessité l'amputation. A fait preuve, aussitôt sa blessure reçue, d'un moral remarquable, retenant des camarades qui cherchaient à s'abriter.

**Caporal LAMBERT**, 81<sup>e</sup> d'infanterie : le 1<sup>er</sup> juillet 1915, après l'explosion d'une mine allemande, et pendant qu'il lançait des bombes sur l'ennemi, a été atteint par une bombe allemande qui lui a causé de multiples blessures et lui a complètement arraché un bras. A montré un courage surhumain en se rendant seul au poste des brancardiers où il s'est d'abord préoccupé de savoir si d'autres camarades étaient blessés et si l'ennemi avait été repoussé. A toujours fait preuve d'un courage, d'une audace et d'un sang-froid admirables.

**Sapeur mineur BALMONT**, génie, compagnie 7/13 : s'est offert le 16 mai 1915 comme volontaire pour effectuer avec son sous-officier un levé topographique particulièrement dangereux. A eu le bras droit fracassé par deux balles et en a perdu l'usage. A fait preuve d'une première fois le 9 janvier 1915 en poussant une sape à proximité de l'ennemi.

**Adjudant PERRET**, 42<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : sous-officier hors de pair qui, en maintes circonstances, a fait preuve de froide bravoure et de belle crânerie. Auxiliaire précieux de son commandant de compagnie. Blessé une première fois en septembre 1914 est revenu sur le front à peine guéri. Blessé à nouveau le 30 juin a refusé de se laisser évacuer.

**Adjudant-chef MOUTON**, 42<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : excellent sous-officier dont la conduite, la bravoure et le sang-froid, ont été un exemple constant pour sa compagnie. En dernier lieu a su, par son calme et sa belle attitude, maintenir un groupe de jeunes soldats violemment attaqué par des grenadiers ennemis qu'il a repoussés.

**Adjudant-chef ROUSSEL**, 42<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : sous-officier d'une bravoure exem-

plaire et d'un courage éprouvé. Blessé le 25 août d'une balle qui lui a traversé le cou. Blessé grièvement à nouveau le 14 septembre 1914. N'est pas encore guéri.

**Soldat FOUANES**, 42<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : blessé très grièvement le 4 mars 1915, en faisant bravement son devoir. A été amputé de l'avant-bras gauche. Très bon soldat, qui a fait l'admiration de ses camarades par son abnégation et son courage.

**Soldat HEULET**, 3<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : blessé, le 25 décembre 1914, au début de l'action, d'une balle qui lui avait enlevé la moitié de la figure et n'ayant pu quitter la tranchée, est resté jusqu'à la fin du combat sans faire entendre une plainte, donnant à ses camarades un exemple d'énergie surhumaine. S'est encore rendu utile aux combattants, en leur passant des cartouches. A perdu la vue de l'œil gauche.

**Sergent LE BIAN**, 251<sup>e</sup> d'infanterie : parti simple soldat, au début des opérations, a conquis les grades de caporal et de sergent par son courage et le bel exemple dont il a fait preuve en toute circonstance. Blessé grièvement, le 5 juin 1915, lors de l'explosion de fourneaux de mines, a fait preuve d'un très grand sang-froid et d'une très belle énergie, servant d'exemple à la demi-section qu'il commandait et qui avait été très éprouvée.

**Sergent VIOLATÉ**, 19<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : ayant demandé, le 22 septembre 1914, à faire partie d'une reconnaissance offensive, dont le but était de dégager trente blessés français laissés à proximité des lignes ennemies, a reçu trois blessures très graves ; n'a pas voulu être soigné par ses camarades en leur répondant : « Laissez-moi, occupez-vous de la patrouille ». A réussi à traverser les lignes ennemies le lendemain et s'est présenté à nos avant-postes après seize heures de marche rampante, montrant en cette circonstance une énergie peu commune.

**Soldat CAZAUBON**, 35<sup>e</sup> d'infanterie : très bon soldat, n'ayant pu rejoindre sa compagnie lorsqu'elle reçut l'ordre de se replier après le combat du 30 octobre 1914, est resté toute la journée exposé au feu de l'artillerie. Blessé par des éclats d'obus n'a pu être relevé que dans la nuit du 31 octobre. Amputé de la jambe gauche et du pouce droit.

**Maître pointeur SOUBRE**, 16<sup>e</sup> d'artillerie : a été blessé en nettoyant une fusée allemande, dont il voulait, sur l'ordre de ses chefs, rendre les inscriptions visibles et qui a éclaté entre ses mains. A perdu l'œil droit et a été amputé du bras droit.

**Soldat MONNIER**, 35<sup>e</sup> d'infanterie : très bon soldat. Blessé le 14 novembre 1914 en surveillant l'ennemi à travers un créneau. Malgré une blessure très grave qui lui a causé la perte d'un œil, a donné à tous ses camarades un bel exemple de courage disant au médecin qui le pansait : « Je vous donne beaucoup de mal ».

**Soldat BOSSERDET**, 35<sup>e</sup> d'infanterie : étant de faction au petit poste et chargé spécialement de la surveillance d'un ancien boyau communiquant avec les tranchées allemandes (emplacement très dangereux) a été blessé à la tête par un éclat de bombe. Très bon soldat, courageux et dévoué. A toujours rempli avec beaucoup de zèle les missions qui lui ont été confiées. A subi l'évidement du globe de l'œil gauche.

**Caporal ROCHET**, 105<sup>e</sup> d'infanterie : grièvement blessé au combat du 25 août 1914, a donné un bel exemple de courage et d'énergie en refusant d'être accompagné au poste de secours pour ne distraire aucun homme de la ligne de feu. Amputé du poignet gauche.

**Sergent fourrier ROLLET**, 98<sup>e</sup> d'infanterie : blessé très grièvement le 30 décembre. A fait l'admiration de tout le monde par son courage et son énergie. A perdu l'œil droit.

**Adjudant BELLIN**, 23<sup>e</sup> d'infanterie : sous-officier d'une conscience et d'un dévouement à toute épreuve. N'a marchandé ni son temps ni sa peine. Le 8 juillet 1915, alors que les lignes téléphoniques étaient coupées, est allé lui-même et sans hésitation réparer les lignes sous un violent bombardement. Extrêmement méritant.

**Sergent MICHEL**, 23<sup>e</sup> d'infanterie : déjà blessé le 8 juillet, s'est porté très bravement le 9 juillet, à la tête de ses hommes malgré un tir de barrage très violent de l'artillerie ennemie. Blessé très grièvement en donnant le plus bel exemple de courage.

**Soldat DUMONT**, 133<sup>e</sup> d'infanterie : engagé

volontaire pour la durée de la guerre. Animé du plus grand esprit de sacrifice, s'est élancé avec une belle bravoure à l'assaut des retranchements ennemis. Blessé, n'a pas voulu se faire panser et a continué à poursuivre l'ennemi avec vigueur.

**Soldat LOGEL**, 133<sup>e</sup> d'infanterie : Alsacien, engagé volontaire pour la durée de la guerre, Soldat d'un courage et d'un dévouement exemplaires. A eu, le 8 juillet, une brillante attitude au feu, entraînant tous les hommes de sa section.

**Sergent SAVEY-CASARD**, 133<sup>e</sup> d'infanterie : déjà cité à l'ordre pour sa brillante conduite dans les combats antérieurs, a entraîné le 8 juillet 1915, sa demi-section à l'assaut avec la plus grande bravoure.

**Caporal DEBEAUX**, 133<sup>e</sup> d'infanterie : excellent gradé, éclaireur volontaire. A brillamment entraîné son escouade à l'assaut d'une position qui a été conquise.

**Soldat DESSAT**, 133<sup>e</sup> d'infanterie : déjà blessé le 7 septembre, revenu au front sur sa demande, s'est constamment signalé dans les missions périlleuses. Très belle conduite le 8 juillet 1915.

**Sergent CHOLTON**, 133<sup>e</sup> d'infanterie : excellent sous-officier, très énergique et très courageux. Toujours prêt à accomplir les missions les plus périlleuses. Très belle conduite depuis le début de la campagne. S'est brillamment comporté le 16, le 24 juin et le 8 juillet 1915.

**Sergent RODOT**, 133<sup>e</sup> d'infanterie : le 8 juillet 1915, a lutté opiniâtrement toute une nuit contre une fraction ennemie commandée par deux officiers qui ne s'est rendue qu'au jour.

**Adjudant CORNATON**, 133<sup>e</sup> d'infanterie : sous-officier parfait ; s'est distingué à plusieurs reprises depuis le début de la campagne. Le 8 juillet 1915, a brillamment entraîné son unité à l'assaut d'une position qui a été conquise.

**Sergent COLLET**, 133<sup>e</sup> d'infanterie : sous-officier très énergique. S'est distingué à plusieurs reprises. Le 8 juillet 1915, a très brillamment entraîné sa section à l'assaut d'une position qui a été conquise.

**Sergent MATHIEU**, 133<sup>e</sup> d'infanterie : toujours volontaire pour les missions difficiles. A été blessé grièvement le 8 juillet 1915 en arrivant sur la position conquise.

**Sergent DELMAS**, 253<sup>e</sup> d'infanterie : le 9 juillet 1915, à l'attaque d'un fortin, s'est élancé le premier dans l'ouvrage, s'en est emparé après avoir essuyé un coup de revolver d'un officier allemand. A maintenu ses hommes dans la position, malgré un bombardement violent.

**Soldat ARDICHON**, 357<sup>e</sup> rég. d'infanterie : chargé, en sa qualité de grenadier, de visiter tous les abris souterrains de la ligne ennemie, a exécuté sa mission avec un courage admirable, faisant sortir les Allemands. A ramené ainsi 2 officiers et 50 hommes prisonniers.

**Sergent BRESSIEUX**, 357<sup>e</sup> d'infanterie : le 8 juillet 1915, a fait l'admiration de tous par son courage. Quoique ayant reçu 2 blessures, a conservé le commandement de sa demi-section et n'a consenti à se faire panser que sur l'ordre formel de son capitaine.

**Sergent BILLET**, 12<sup>e</sup> du génie : sous-officier très courageux, même téméraire. Le 18 juin 1915, s'est précipité dans un rameau de mine, rempli de gaz pour retirer ses camarades. Le 8 juillet 1915, a entraîné énergiquement sa 1/2 section qui marchait en tête d'une colonne d'assaut.

**Cannonier BAUDOIN**, 6<sup>e</sup> d'artillerie : a fait preuve du plus grand sang-froid et du plus grand dévouement en s'offrant spontanément pour servir une pièce alors qu'il n'était pas son tour de service, sous un bombardement juste très intense, afin de remplacer un camarade tué.

**Adjudant GRÉGOIRE**, 2<sup>e</sup> d'artillerie de montagne : le 8 juillet 1915, sa batterie étant soumise à un bombardement intense, a donné le plus bel exemple de bravoure et de sang-froid en continuant d'assurer la manœuvre régulière de ses pièces.

**Sergent TOUMI BEN ALI**, 4<sup>e</sup> tirailleurs : excellent sous-officier indigène, blessé très grièvement à l'attaque des tranchées allemandes, le 16 juin 1915. Déjà blessé le 30 août.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie 31, quai Voltaire, Paris 7<sup>e</sup>.